

N° 215.

LE N° 60 c.

6 AOUT 1919.



J'ai aimé...



180 P 647

LA MER

HUILERIE - SAVONNERIE - STÉARINERIE

DE LA
C^{ie} G^{le} de l'Afrique Française
 Société au Capital de 5.000.000
 4, Rue Esprit-des-Lois - BORDEAUX

DEMANDEZ PARTOUT

de
 Fabrication Française
 le



Couleur ambrée.

Recommandé pour son économie et pour tous besoins.

Les **BOUGIES**
 LA VIERGE
 AUGUSTINS
 GIRONDINS

Les **LESSIVES**
 DU CORAN BLEU
 Mousseuse et Savonneuse
 L'ANÉMONE
 Mousseuse.

PRODUITS FRANÇAIS

exclusivement fabriqués avec des matières françaises.

LES
AVENTURES

guerrières
 et... autres

DE
NAVARRRE

RACONTÉES PAR LUI-MÊME
 paraissent actuellement dans

La Vie Aérienne
 Illustrée

Procurez-vous un numéro ; vous
 deviendrez le lecteur assidu de
 cette publication dont la lecture
 :: est des plus captivante ::

Le N° : 24 pages illustrées
1 Franc

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE
 PARIS, 30, rue de Provence, PARIS

*En le consultant, on ne
 doit plus commettre une
 faute d'orthographe.*

Ce Dictionnaire est orthographique ;
 il contient toutes les indications
 concernant la grammaire, ainsi que
 les règles essentielles d'accord ;
 tous les mots, même les plus nou-
 veaux, y sont également classés.

JEAN SAULNIER

**PETIT DICTIONNAIRE
 ORTHOGRAPHIQUE DE POCHE**

(185^e mille)

Prix : 2 fr. 50 net.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, rue de Provence, PARIS

*Indispensable à tous
 pour écrire sur toutes
 choses.*

Ce petit volume, très élégamment
 présenté dans une forme solide et
 pratique, ne pèse que 95 grammes.

Jamais Dictionnaire orthographique
 aussi complet n'a été présenté au
 public sous une forme aussi élé-
 gante et pratique et pour un prix
 aussi minime.

PELADE NOTICE GRATUITE
 BENIT, pharmacien
 37, rue Matabiau, Toulouse

La Baïonnette

EST LE SEUL ILLUSTRÉ HUMO-
 RISTIQUE POUVANT ÊTRE MIS
 ENTRE TOUTES LES MAINS

16 pages dont 8 en couleurs. - Le N° 50 c.

NOS RELIEURS-CLASSEURS

Pour conserver les numéros de J'AI VU au fur et à mesure de leur apparition, nous
 avons fait établir des relieurs-classeurs dits « Relieurs électriques », pouvant contenir les
 vingt-six numéros d'un semestre de cette publication.

Ces « Relieurs électriques », très pratiques et très élégants, recouverts en toile chagrinée
 bleue, avec inscription or et filets à froid, sont vendus : 4 fr. à notre magasin de vente
 (13, rue Rossini) ; 4 fr. 75 franco domicile.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE 30, Rue de Provence, PARIS

VIENT DE PARAÎTRE :

LES FAUSSES NOUVELLES
 DE LA
GRANDE GUERRE

par le D^r LUCIEN GRAUX

TOME CINQUIÈME

5 vol. grand in-16, chacun. 6 fr. Les 5, franco : 30 fr.

L'ouvrage sera complet en 7 volumes

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE, 30, rue de Provence, Paris

MALADIES DE LA FEMME

La femme qui voudra éviter les Maux de tête, la Migraine, les Vertiges, les Maux de
 reins et autres maux qui accompagnent les règles, s'assurer des époques régulières,
 sans avance ni retard, devra faire un usage constant et régulier de la

JOUVENCE de l'Abbé SOURY

De par sa constitution, la femme est sujette à un grand nombre de maladies qui pro-
 viennent de la mauvaise circulation du sang. Malheur à celle qui ne se sera pas soignée
 en temps utile, car les pires maux l'attendent. La

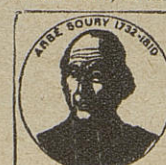
JOUVENCE de l'Abbé SOURY

est composée de plantes inoffensives sans aucun poison, et toute femme soucieuse de
 sa santé doit, au moindre malaise, en faire usage.

Son rôle est de rétablir la parfaite circulation du sang et de
 décongestionner les différents organes. Elle fait disparaître et
 empêche, du même coup, les Maladies intérieures, les Métrites,
 Fibromes, Tumeurs, Cancérs, Mauvaises suites de Couches,
 Hémorragies, Pertes blanches, les Varices, Phlébites, Hémor-
 roïdes, sans compter les Maladies de l'Estomac, de l'Intestin
 et des Nerfs, qui en sont toujours la conséquence. Au moment
 du Retour d'âge, la femme devra encore faire usage de la
JOUVENCE de l'Abbé SOURY

pour se débarrasser des Chaleurs, Vapeurs, Etouffements et
 éviter les accidents et les infirmités qui sont la suite de la
 disparition d'une fonction qui a duré si longtemps.

La Jouvence de l'Abbé Soury, toutes Pharmacies : 5 fr. le flacon ; 5 fr. 60 franco gare.
 Les 4 flacons, 20 fr. franco contre mandat-poste adressé à la Pharmacie **MAG. DUMON-
 TIER**, à Rouen. Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt. Bien exiger la Véritable
JOUVENCE de l'Abbé SOURY avec la Signature de Mag. DUMONTIER.
 (Notice contenant renseignements gratis).



Exiger ce portrait

5^e Année. — N^o 215.

Le N^o : 60 cent. (Tous les vendredis.)

8 AOUT 1919.

ABONNEMENTS : France et Colonies françaises : Un an : 30 fr. - Six mois : 15 fr. 50. — Étranger (Union postale : Un an : 38 fr. - Six mois : 20 fr.)

ADMINISTRATION & RÉDACTION : 30, rue de Provence, PARIS — (Tél. : Bergère 39-61 ; 39-62). — L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE

(Copyright 1919 by L'Édition Française Illustrée, Paris.)



L'IMPRUDENT !

(Instantané pris sur une plage anglaise.)

Les Temps Nouveaux

LES MERCANTIS PÉRIL NATIONAL

Au Temps, qui avait écrit que la dépréciation du franc avait du moins comme avantage pour les étrangers, notamment pour les Américains et les Anglais, de leur permettre de transférer chez nous avec bénéfice des dollars et des livres The Financial Times a formulé cette réserve :

« Le Temps, oublie que le taux exorbitant de la vie en France et que les prix démesurément grossis de toutes les denrées font plus que neutraliser les avantages résultant de la conversion en francs des livres sterling et des dollars qu'on désire placer dans le pays.

« En ce qui concerne le touriste, s'il doit continuer à être écorché comme il l'est actuellement en France, il y a peu de chance (malgré l'attrait qu'offre la France aux yeux de l'étranger) pour que les Anglais et les Américains viennent y dépenser leurs livres et leurs dollars. Actuellement, des centaines de mille soldats américains sont rentrés aux Etats-Unis se plaignant de la manière dont on les avait « estampés » en France. Ils ont ainsi donné l'impression en Amérique que la France est un pays de rapacité et de vie chère, et que la plus-value d'échange dont bénéficie le dollar ne compense pas les dépenses auxquelles on est astreint ».

CE QUE DOIT ÊTRE LE JEUNE PATRONAT FRANÇAIS

Dans le passé, le malthusianisme a pu fleurir dans notre industrie et causer même des ravages dans la fortune nationale, mais c'est, je le répète, le passé. La jeune génération de nos chefs d'industrie est nettement orientée vers l'intensification de la production, comportant les hauts salaires, mais aussi l'accroissement des bénéfices, vers l'expansion au dehors, vers la recherche des débouchés nouveaux. (Très bien ! très bien !)

Nous devons faire confiance au monde ouvrier français qui dans sa grande majorité a la plus saine compréhension de l'intérêt national et qui, lui aussi, veut poursuivre le programme d'intensification de la production et d'expansion française. (Applaudissements.)

Oui, l'immense majorité du monde ouvrier de notre pays comprend admirablement ce programme qui est en réalité le vieux programme du socialisme français, qu'ont si magistralement formulé les Saint-Simon, les Proudhon, ces pères du véritable socialisme, qui est basé sur l'intensification toujours plus grande de la production pour le bien-être et le bonheur de l'humanité, sur l'organisation de la production et sur la hiérarchie.

Le monde ouvrier, dont les yeux s'ouvrent, comprend très bien que c'est ce programme dont il faut pratiquement poursuivre l'exécution.

CLEMENTEL.

(Discours à la Chambre, séance du 24 juillet.)

CE QUE DOIT ÊTRE LA RÉVOLUTION SOCIALE

— C'est une conception vraiment trop facile que de déclarer que l'heure est favorable pour la révolution avec trois grands R.

« La révolution, c'est un mot, » a dit ce matin un délégué. Mais que se cache-t-il derrière ce mot ? Que faut-il entendre par là ?

Révolution signifie-t-il l'acte catastrophique qui détermine l'écroulement d'un système ? Ou bien, au contraire, comme je le pense, exprime-t-il le long travail que créent à l'intérieur de l'organisme présent les éléments d'un monde nouveau ?

Les lettres que nous avons reçues de nos lecteurs au sujet de notre rubrique : Les Temps Nouveaux, nous ont montré que nous avions vu juste et que les problèmes qui passionnent en ce moment les moralistes et les sociologues trouvent un écho profond dans le grand public. Il veut plus qu'à n'importe quelle autre époque savoir et comprendre. Nous satisferons donc à sa noble et légitime curiosité, dans la mesure où nous le permettra le cadre de notre magazine.

Proudhon a dit : « L'atelier fera disparaître le gouvernement. »

Un autre a dit : « L'administration des choses remplacera le gouvernement des personnes. » Il se peut qu'une telle conception ne se prête guère aux tirades grandiloquentes et aux effets de tribune, mais est-ce que le maçon qui chante sur la faite d'un mur a moins d'action que celui qui enfonce le pic pour faire crouler ce mur.

Pour ma part je préfère le premier au second. En toute franchise, je vous ai exposé mes conceptions générales.

A vous de dire si vous les approuvez ou non.

JOUHAUX.

(Discours-programme approuvé par 91 voix contre 16 au Comité national de la C. G. T.)



A CEUX DONT LE SACRIFICE NOUS A DONNÉ LA VICTOIRE.
Diplôme dessiné par Corabeuf destiné à être apposé dans toutes les Ecoles et les mairies de France.

L'OUVRIER AMÉRICAIN

L'ouvrier américain arrive à son travail à bicyclette, en tramway ou en auto, aussi propre et élégant de sa personne qu'un bourgeois dont rien d'ailleurs ne le distingue, ni la mentalité, ni le genre de vie. Il passe d'abord dans un vestiaire, vaste, bien éclairé, bien aéré. Les murs sont en bois verni. Le parquet en mosaïque blanche ou de couleur, est lavé à tout moment à grande eau par des boys et est reluisant de propreté. Chaque ouvrier a son armoire et quelquefois son lavabo à eau froide et eau chaude. Dans cet endroit, il commence par se déshabiller complètement et passe ses vêtements de travail, très propres d'ailleurs.

Il entre ensuite dans la salle des machines, admirablement éclairée, chauffée ou aérée selon la saison, salle dont la propreté est entretenue par un nettoyage incessant (lavage, ou aspiration par le vide).

Philanthropie ? Non, mais intérêt bien compris, car ils savent que la santé des ouvriers (aussi bien physique que morale) dépend de l'hygiène et du confort. La santé est la base du rendement. Un industriel avisé achète la

meilleure huile et la meilleure graisse pour ses machines. Doit-il lésiner sur ce qui, pour les hommes, est l'équivalent de la bonne graisse et de la bonne huile ? Les conditions du travail doivent être telles que travailler soit un plaisir, un sport, et non une dure nécessité, un esclavage.

E. SERVAN (Demain).

SOYONS OPTIMISTES

Les Etats-Unis, quoique moins éprouvés que les pays belligérants d'Europe, souffrent, si nous en croyons les gazettes, d'un certain découragement qui se traduit par une hésitation dans la reprise des affaires. C'est au point qu'un hebdomadaire de New-York, après s'être plaint de l'angoisse des Américains (il ne parle pas de celle des Européens) devant les difficultés actuelles : revendications ouvrières, prix de la vie, etc., s'efforce de prouver qu'un âge d'or est à l'horizon. La diminution du matériel humain, l'augmentation des besoins, le développement de la machinerie vont multiplier la production et amener la grande prospérité qui doit, infailliblement, suivre les années de guerre.

Et l'histoire semble donner raison à notre confrère américain.

Après la guerre franco-allemande de 1870-1871, la France connut une telle prospérité que les Allemands en arrivèrent à désirer une autre guerre dans laquelle ils seraient vaincus. Ce vœu de nos ennemis a été exaucé, et le journal de New-York prédit à l'Allemagne une prospérité commerciale et industrielle qui étonnera le monde.

Après Waterloo, on prévoyait la banqueroute prochaine de la plupart des Etats européens, ce qui motiva cette ironique remarque du grand historien anglais Macaulay : « Les sociétés, réduites à la mendicité, non seulement ont su faire face à toutes leurs obligations, mais, tout en ce faisant, elles se sont enrichies avec une telle rapidité qu'on percevait cette augmentation de richesse... presque à l'œil nu. Alors que les politiciens conservateurs allaient répétant que les énergies des peuples étaient étouffées sous le poids des charges, la construction des voies ferrées donnait aux pays des artères par où coulait une vie plus riche et plus forte. »

L'Opinion.

DE L'ABSURDITÉ DU BACHOT

Depuis neuf ans que j'ai publié *Bachot et Bachotage*, mon opinion n'a pas changé, pour l'excellente raison que le *Bachot* n'est devenu que plus absurde. Aujourd'hui nous avons les bacheliers par ordre ministériel, sans compter les gentils éphèbes qui disaient à leur administrateur ahuri : « Pouvez-vous me recevoir ; j'ai fait m'faire casser la g... pour vous ! » Inutile d'ajouter que ce sont des fils à papa dont la g..., entière n'a jamais servi qu'à fumer des cigarettes et à chanter *la Marseillaise*... au coin d'un bock. D'autres viennent chez le Doyen, la menace au poing, réclamer un diplôme... qu'on leur délivre : le courage des pontifes n'a rien de mirobolant !

Je vous assure que la guerre n'a pas décoré le *Bachot* d'un surcroît de prestige !

A quoi tient l'absurdité du *Bachot* n'a rien de mystérieux. Il a suivi la loi commune de dégénérescence. Longtemps il correspondait à un besoin social ; mais la société s'est transformée, alors qu'il est demeuré ce qu'il était : d'où son absurdité. L'évolution s'est faite sans qu'il y participât : tel l'animal qui meurt faute d'avoir suivi les modifications du milieu.

H. BOUASSE.

J'ai vu...

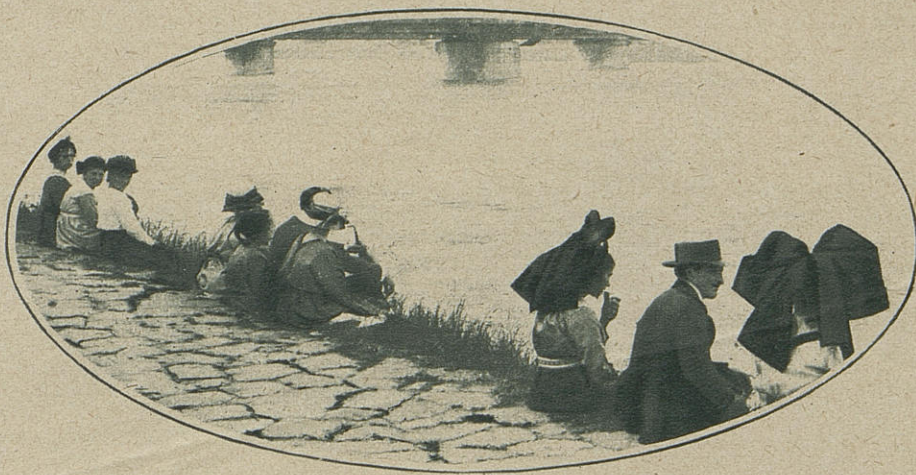
LE RHIN DANS LA LÉGENDE ET DANS L'HISTOIRE

LE Rhin, dans les destinées du monde, a une sorte de signification providentielle. C'est le fossé qui coupe un continent en deux ; c'est la forte barrière qui sépare l'Orient de l'Occident, c'est le rempart que Dieu a mis entre la barbarie des hommes du Nord et les trésors merveilleux de la civilisation gréco-romaine. Depuis trente siècles la plaine qu'il traverse sert de champ clos aux duels sauvages, héroïques, monstrueux que se livrent, deux fois tous les cent ans, les champions de la force brutale et les serviteurs de la morale et du droit. Et dans ses eaux lentes et profondes qui charrient l'or perdu par les dieux, tous les grands capitaines de l'histoire sont venus mirer leurs cuirasses étincelantes ou le mors doré de leurs coursiers farouches.

« César, lisons-nous dans Victor Hugo, a traversé le Rhin en montant du Midi ; Attila a traversé le Rhin, en descendant du Septentrion. Clovis y a gagné la bataille de Tolbiac. Charlemagne et Bonaparte y ont régné. L'empereur Frédéric Barberousse, l'empereur Rodolphe de Habsbourg et le palatin Frédéric 1^{er} y ont été grands, victorieux et formidables, Gustave Adolphe y a commandé ses armées du haut de la guérite de Caub. Louis XIV a vu le Rhin. Drusus y a sa pierre à Mayence, comme Marceau à Coblenz et Hoche à Andernach. »

La légende a fait son butin de ces événements dont quelques-uns ont changé les destinées du monde. Chaque siècle a grossi ce legs du passé, chaque siècle y a répandu un peu de cette brume merveilleuse qui finit par transfigurer l'histoire en épopée, les faits et gestes d'autrefois en figures épiques et mythiques. Les bords du Rhin sont peut-être le pays du monde où cette poétique transformation de la matière historique et légendaire s'est opérée avec le plus d'abondance et de force.

Le Rhin est couvert de fables et de fantômes comme un fleuve d'Asie. En grappillonnant les raisins précieux qui mûrissent sur les coteaux qui le bordent, ses filles blondes peuvent tour à tour voir les ombres et entendre les chants de triomphe, ou la plainte mélancolique de Wotan, le dieu des dix mains, d'Everard le Barbu,



SUR LES BORDS DU RHIN LÉGENDAIRE, PRÈS DE STRASBOURG.

qui conseillait les princes égarés à la chasse, de Sigefroi le Cornu, qui assommait les dragons dans les antres, de Cunon de Sayn, de Sibo de Lorch, la forte épée de Griso le païen, d'Attich, duc d'Alsace, de Thassilo, duc de Bavière, d'Anthyse, duc des Francs, de Sacus,

fait vaguement jour à travers les fables, c'est un peu de lumière qui passe à travers les brumes.

Où, la vallée du Rhin possède mille légendes gracieuses, délicates ou naïves, que les poètes du terroir ont rassemblées en bouquet et dont nos poils nous rapporteront quelques fleurs.

Il en est de très belles et qui méritent d'être conservées, telle que celle qui représente l'abdication de Frédéric III en faveur de Maximilien.

« L'empereur Frédéric donnait solennellement, dans la ville d'Aix-la-Chapelle, le sceptre et la couronne à son fils Maximilien. Là vraiment personne n'eut à endurer la soif. Les royales rasades ! Le peuple et sept princes manquèrent de se noyer dans le vin. Toutes les cérémonies eurent lieu conformément au droit royal.

— Mais à la fête du couronnement qu'est-ce donc qu'on lui apporta avec tant de soin ?

— Une corbeille remplie d'œufs d'or, un riche présent, en vérité ! Aussitôt, l'empereur Maximilien, s'adressant à ses satellites : Ceux qui m'ont envoyé ces œufs, qu'on les saisisse et qu'on les garde !

— Hélas ! quel crime avons-nous commis, pauvres juifs que nous sommes, pour qu'on nous plonge ainsi dans une dure captivité ?

— Ah ! vous demandez pourquoi l'on vous arrête ; la chose est pourtant facile à comprendre : ceux qui pendent de pareils œufs ne méritent-ils pas qu'on les garde.

Et voici la fameuse légende de la Tour des Rats : « A Bingen, il s'élève du milieu du Rhin une haute tour dont on raconte ce qui suit : en l'année 974,



Le 7 juillet dernier, le général Mangin a fait transporter les cendres de Hoche du fort Fyantz à Coblenz, où le héros reposait à la pyramide de Weisenhurm qui fut élevée par les soldats de Marceau à leur chef. On sait cependant que les Prussiens avaient violé la sépulture et jeté au vent les cendres du commandant en chef de l'armée de Sambre-et-Meuse qui y avait été incinéré. La translation s'est faite en présence du maréchal Foch, des généraux Fayolle et Mangin, du maire de Versailles et du maire de Chartres, les villes natales des deux grands généraux.

J'ai vu.

il y eut en Allemagne une si grande disette, que les hommes furent forcés de manger des chats et des chiens, et que, malgré cela, beaucoup de gens moururent de faim. Il y avait alors, à Mayence, un évêque nommé Hatto second, vieil avaré, qui ne songeait qu'à augmenter ses richesses; il vit bien les pauvres gens tomber de faiblesse dans la rue et se précipiter en foule chez les boulangers et piller le pain, mais il ne fut nullement touché de ce spectacle; au contraire, il dit: «Faites rassembler tous les pauvres dans une grange de la ville, je leur donnerai à manger.»

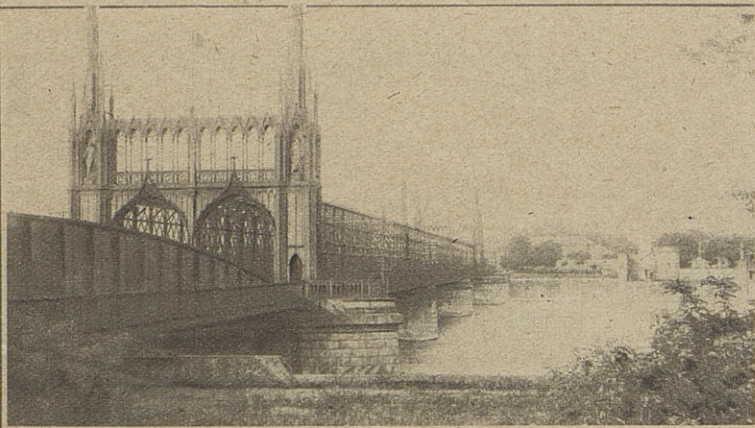
Et lorsqu'ils furent rassemblés dans la grange il en ferma la porte, y mit le feu et brûla la grange avec les pauvres gens. Pendant que les malheureux faisaient entendre au milieu des flammes des cris lamentables et déchirants, l'évêque criait: «Entendez, entendez, comme sifflent les rats!» Mais Dieu, notre Seigneur, ne tarda pas à le punir; il fut assailli d'une multitude de rats qui, la nuit et le jour, couraient sur lui et mangeaient sa chair; il ne pouvait, quelques efforts qu'il fit, se délivrer de ces animaux. Enfin, ne sachant quel autre moyen employer, il fit construire à Buigen, au milieu du Rhin, une tour qui se voit encore aujourd'hui, dans l'espoir de se soustraire ainsi à leur acharnement; mais les rats traversèrent le fleuve à la nage, envahirent la tour et dévorèrent l'évêque tout vivant.»

Telles sont les vieilles histoires que nos fantassins de garde sur le Rhin, à Mayence, à Cologne et ailleurs se feront conter, en buvant le vin fameux.

Mais, à la vérité, est-ce bien les légendes du Rhin que les poilus de Mangin et de Gérard essayent de se faire raconter par les

blondes filles du Nord qui leur versent le «vin de feu»? N'essaient-ils pas plutôt de faire revivre chez leurs hôtes les figures des rudes soldats qui, aux accents de Sambre-et-Meuse, firent crever les brumes du Rhin?

Sans doute essayent-ils de réveiller dans les cœurs les nobles proclamations de Hoche qui leur apportait avec la paix, la sécurité:



LE PONT DE KHEL, LE PLUS GIGANTESQUE DES PONTS QUI TRAVERSENT LE RHIN.

«Français, s'écriait le héros dans sa première proclamation à l'armée de Moselle, de toutes parts nos armées sont triomphantes; nous sommes les derniers à vaincre, mais nous vaincrons. Des patriotes tels que vous, lorsqu'ils sont disciplinés, pour réussir n'ont qu'à entreprendre. Nous allons propager la liberté. Vous avez déjà fait beaucoup de sacrifices pour elle; mais que ne devez-vous pas faire encore? Vos frères, vos parents, vos femmes, vos enfants l'attendent de vous. Ce n'est point assez, il faut la faire aimer... Braves

soldats, vous serez les premiers à la faire aimer.» Sans doute se font-ils conduire sur le tombeau de Marceau dont la grande figure brille toujours d'un éclat légendaire, même en Allemagne, et qu'aucune réaction n'a pu ternir; sur ce tombeau qui a inspiré à lord Byron, dans le *Pèlerinage de Childe-Harold*, deux strophes célèbres que nous devons rappeler ici:

«Près de Coblenz, sur un coteau en pente douce, est une pyramide petite et simple, qui couronne le sommet de la colline verdoyante. A sa base sont les cendres d'un héros, notre ennemi; mais que cela ne nous détourne par d'honorer Marceau! Sur sa jeune tombe, plus d'un rude soldat versa des larmes, de grosses larmes, déplorant et enviant aussi un semblable trépas; il est tombé pour la France, en combattant pour reconquérir ses droits.

«Courte, brave et glorieuse fut sa jeune carrière. Les pleureurs furent, deux années, ses amis et ses ennemis: et tout étranger qui, aujourd'hui, s'arrête en ce lieu doit prier pour le repos serein de son âme chevaleresque. C'est qu'il a été le champion de la liberté, et l'un de ceux-là, peu nombreux, qui n'ont jamais outrepassé la mission du châtement qu'elle impose à ceux qui portent son glaive. Il a préservé la blancheur de son âme, et pour cela les hommes ont pleuré sur lui.»

Sans doute, nos soldats ont-ils à cœur, avant tout, de faire oublier tout ce qui attise la haine pour ne faire reflourir, avec l'image de nos plus pures gloires militaires, que les survivances françaises encore si nombreuses dans les pays rhénans.

ALBERT DEMÉS.

A L'INAUGURATION DE L'EXPOSITION DE LA LÉGION D'HONNEUR, A LA MALMAISON



Dans le groupe: M^{me} Rachel Boyer, Rose Caron, Berthe Cerny, Marie Leconte, Marguerite Deval, M^{ms} d'Estournelles de Constant, Jean Richepin, Gaston Berardi, Arthur Meyer, baron Van Zuylen.

La vitrine des Croix et des Insignes de la Légion d'honneur, depuis la création de l'ordre.

Devant la vitrine des insignes et des croix, le conservateur explique les origines de l'ordre.

Le premier fanion de la Légion d'honneur, qui a été sauvé du bombardement de Boulogne.

M. Bourguignon, qui remplaça à la Malmaison M. Jean Ajalbert, se montre un ami fervent et éclairé des grands souvenirs du Premier Empire. C'est ainsi qu'il a pu réunir avec un soin pieux toutes les médailles, croix

et attributs de la Légion d'honneur. Il vient d'en faire une exposition fort émouvante que M. Paul Léon, directeur à l'Instruction publique, inaugura avec tout un groupe de notabilités du monde des Lettres et des Arts.

J'ai vu.



LES ENFANTS DE FRANCE REMERCIENT LES POILUS AU NOM DE LA NATION

L'Union des grandes Associations françaises a organisé le samedi 2 août pour l'anniversaire tragique de la mobilisation, une ample manifestation nationale que présidait M. Poincaré. Dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne où se pressaient 1 100 écoliers portant les couleurs françaises, côte à côte avec leurs magnifiques aînés, les Poilus mutilés, couturés, dé-

corés en un mot d'autant de palmes que de blessures, le cœur de la première ville de France a battu de gratitude et d'amour pour ses soldats. Jamais nos héros n'auront reçus d'hommage plus touchant que celui de ces enfants leur apportant, dans la ferveur et la pureté de leurs jeunes âmes, l'offrande de leur jeune et vive admiration et de leur gratitude.

J'ai vu.

A PROPOS DE LA VIE CHÈRE

L'EXEMPLE DU D^r MALBOIS

LA question de la vie chère vient d'avoir tout dernièrement sa répercussion à la Chambre, où elle a été l'objet d'un vif débat. Si désastreuse est en effet la situation faite au consommateur depuis deux ans, sans que les pouvoirs publics aient tenté un effort sérieux pour l'améliorer que le ministre du ravitaillement a laissé son portefeuille dans l'aventure, et qu'il s'en est fallu de bien peu que le gouvernement tout entier ne fût mis dans l'obligation de suivre M. Boret dans sa retraite.

Certes, le problème n'est point facile à résoudre en son entier. Il est même impossible, étant donné le bouleversement économique formidable subi par notre pays du fait de la guerre, qu'on puisse revenir avant longtemps aux prix de 1914, si même on y revient jamais. Néanmoins, il était des palliatifs immédiats dont on pouvait faire usage sans qu'il soit besoin pour cela d'employer de grands moyens tels que la liberté totale d'importation, laquelle, paraît-il, causerait un préjudice énorme à notre commerce et à notre industrie, voire à nos finances, et cela du fait de notre change.

Alors qu'à Paris pour remédier à ce déplorable état de choses, on n'a trouvé en tout et pour tout que l'établissement de quelques baraques Vilgrain où l'on s'y procure à peine le centième des denrées ou des produits alimentaires nécessaires à l'existence de chaque jour, un édile versaillais, M. le docteur Malbois aidé de quelques amis, mais non point de la municipalité est arrivé à faire diminuer le coût de la vie de 50, 100 et 150 p. 100.

DES RÉSULTATS APPRÉCIABLES

Les moyens qu'il employa furent simples et ne demandèrent pour atteindre leur plein effet que beaucoup de volonté, de conscience et d'esprit pratique. Il nous les a confiés et nous en instruisons bien volontiers nos lecteurs.

S'apercevant de l'énorme disproportion qui existait entre les tarifs en gros et ceux du détail M. Malbois décida donc de se faire marchand en gros et de rétrocéder sa marchandise au prix d'achat. Ne pouvant agir seul, il fit part de son projet à plusieurs de ses amis, lesquels étant de situation modeste comprirent les bienfaits qui pouvaient en découler pour le public et qui s'y ralhèrent avec enthousiasme. Eux-mêmes recrutèrent des adhérents, et c'est ainsi que fut fondé le *Groupe-ment économique des consommateurs de Versailles et des environs, pour la vie moins chère*.

Une première mise de fonds étant indispensable pour que le projet passât du domaine purement théorique dans celui de la réalité, on créa la catégorie des adhérents payants. Ceux-ci qui sont maintenant au nombre de cent cinquante, versèrent chacun 25 francs qui servirent de fonds de roulement. Quant aux adhérents admis gratui-



L'HOMME QUI S'EST ATTAQUÉ AU MERCANTILISME ET A GUÉRI VERSAILLES DE CETTE HUITIÈME PLAIE : LE D^r MALBOIS.

tément et qui dépassent mille, ils doivent en toutes circonstances aider au développement de l'œuvre et à sa prospérité, en payant de leur personne. Le seul avantage qu'ils tirent de leur situation, ainsi du reste que les adhérents payants, est d'être servis les premiers lorsqu'ils viennent faire leurs achats au marché Malbois.

Car, le *Groupe-ment économique versaillais*

(écourtons si vous le voulez bien le libellé de sa firme) a son marché. L'emplacement en fut loué à la municipalité qui n'en fit même pas don. Il est situé sur le trottoir, le long du pavillon des veaux, dans l'endroit appelé : le carré.

Avoir un marché était parfait mais encore fallait-il que l'on eût quelque chose à y mettre dedans. Afin de n'être pas pris au dépourvu, M. Malbois avait déjà pris langue avec un marchand de poissons en gros des Halles parisiennes qui avait accepté sans hésitation de venir vendre sa marée à Versailles plutôt que de la débiter dans la capitale, d'autant qu'il réalisait déjà un premier bénéfice, en n'acquittant pas les frais de transport répondant au parcours : gare des Chantiers-Paris.

Le résultat de cette combinaison, qui n'a pourtant rien de rare, est que l'on peut se procurer au marché Malbois du poisson aux prix suivants :

Colin	2,50 le kilo
Raie	2 fr. —
Maquereau	3 fr. —

Alors que chez les détaillants, on le paie communément :

Colin	7 fr.	le kilo.
Raie	5 fr.	—
Maquereaux	6 50 et 7 fr.	—

En ce qui concerne la viande, le *Groupe-ment économique versaillais* a fait mieux. Il a traité directement avec des producteurs de Vendée qui leur envoient directement veaux et bœufs par le train des halles lequel touche barre à Versailles à deux heures du matin. Les prix de vente sont donc :

Veau	3 fr. la livre
Bœuf	2,75 —

au lieu de :

Veau	7 fr. —
Bœuf	5,50 —

La vente des légumes, et notamment la vente des pommes de terre, que le marché Malbois avait également entreprise, put être arrêtée ; les détaillants de la localité s'étant décidés à céder leurs marchandises aux tarifs mis en vigueur par le *Groupe-ment économique*.

Pour le vin, M. Malbois avait l'intention d'obtenir des résultats identiques. Il s'était donc abouché avec un propriétaire de l'Hérault qui lui avait promis autant d'hectolitres qu'il en désirerait au prix de 60 francs l'un, vendu en cave, ce qui aurait permis à l'édile versaillais de débiter son vin à 0 fr. 60 centimes le litre.

Mais, la spéculation qui ne perd jamais ses droits se mit de la partie, et lorsque M. Malbois, quelques jours plus tard, voulut faire une importante commande, son propriétaire lui apprit que le commerce ayant tout accaparé dans la région à des tarifs supérieurs aux tarifs primitivement fixés, il ne lui restait plus une goutte de vin à vendre.

LE COMMERCE « MET LES POUCCES »

A côté de ce léger échec qui sera réparé tôt ou tard,



L'EMPLACEMENT QU'OCCUPE LE « GROUPEMENT ECONOMIQUE VERSAILLAIS » AU MARCHÉ PRINCIPAL DE VERSAILLES.

J'ai vu



LA POPULATION COMMENCE À S'ORGANISER ELLE-MÊME POUR LUTTER CONTRE LES MERCANTIS : VOICI UNE RÉUNION DE « VIGILANTS » QUI VISITE LES MARCHÉS POUR RÉGLER LES PRIX CHEZ LES DÉTAILLANTS SOUS LA PRÉSIDENTIE DU CITOYEN LECAILLE, DANS LE XIX^e ARRONDISSEMENT.

car M. Malbois est tenace, il est de nouveaux avantages dont le groupement à Versailles jouira avant peu.

Des grossistes du ravitaillement sont venus faire des offres de service dont l'intérêt est indéniable. Ces négociants non seulement se déclarent prêts à fournir viandes frigorifiées, salaisons, légumes secs, et cela même après que le ravitaillement officiel aura été supprimé, mais encore les marchandises libres : viande fraîche, articles d'épicerie, fruits, légumes, etc., etc., toutes taxées suivant le cours des mercures.

Mais il y a mieux. L'œuvre de M. Malbois a eu une répercussion à laquelle, certes, le sympathique docteur ne s'attendait guère. C'est ainsi qu'une entreprise de blanchisserie

de la localité, des fabricants de chaussures de Paris etc., sont venus faire leurs offres de service. Les raisons qu'ils donnèrent valent d'être reproduites. « Nous estimons, dirent-ils, que les prix auxquels sont cotées nos marchandises, ou qui rémunèrent notre travail, sont trop exagérés. Aussi, sommes-nous disposés à faire des diminutions allant de 10 à 20 p. 100 ».

◆ ◆ ◆

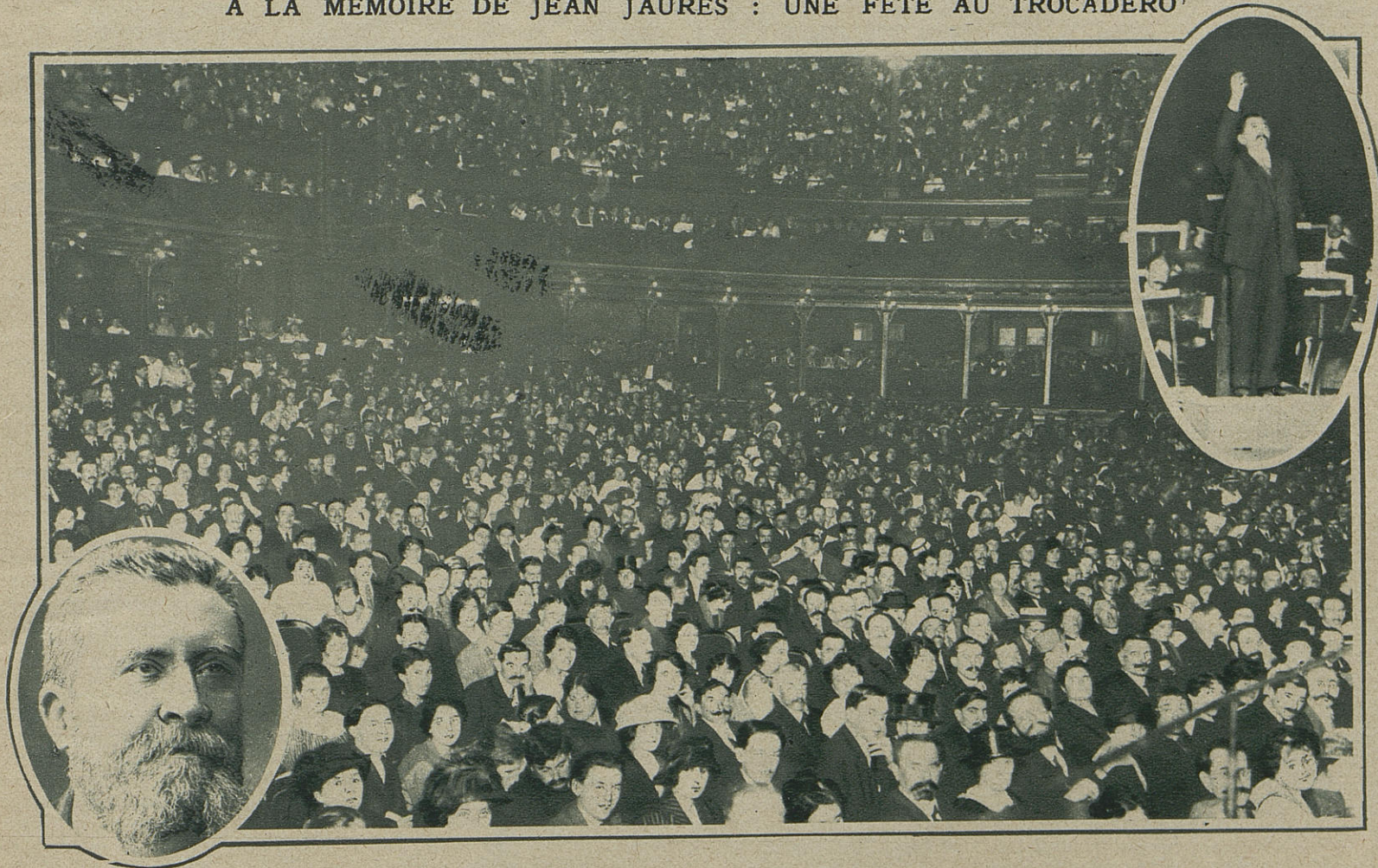
Enfin, et cela est un excellent présage pour l'avenir, M. Malbois s'est mis en relations avec différentes coopératives de consommateurs, afin de jeter les bases d'une fédération qui réunirait toutes ces entreprises particulières et qui travaillerait à la création d'entreprises similaires. Chacune aurait son autonomie

propre, mais ferait bénéficier les autres des avantages supérieurs qu'elle pourrait avoir. De la sorte, on arriverait à découvrir les producteurs consentant les prix les plus bas. En outre, par des achats en commun, il serait loisible de se procurer une denrée, telle que le sucre, par exemple, qui ne se cède en gros qu'en très grande quantité, ou bien encore obtenir des tarifs tout à fait réduits.

On n'est jamais si bien servi que par soi-même, dit un vieux proverbe. M. Malbois vient de nous en donner une nouvelle preuve en accomplissant une besogne éminemment philanthropique qui aurait dû demeurer l'apanage des pouvoirs publics. Grâce en soit rendues à cet homme de bien.

POI, FIQUEMONT.

A LA MÉMOIRE DE JEAN JAURÈS : UNE FÊTE AU TROCADÉRO



La fête eut lieu le vendredi 1^{er} août devant plus de 6.000 personnes. Les milliers d'autres qui venaient apporter au grand tribun — assassiné voilà cinq ans — l'hommage de leur fervent souvenir et de leur pieuse admiration n'avaient pu trouver place dans la grande salle. Le directeur de *l'Humanité*, Marcel Cachin, un des meilleurs disciples du Maître, et qui garde intacte

sa doctrine, prononça une émouvante allocution qu'il termina en rappelant une phrase de Jaurès couverte d'applaudissements. « Nous, nous ne nous mêlons pas aux ivresses guerrières ni aux clameurs de haine qui montent vers les étoiles. Nous gardons entier notre idéal sans lequel l'humanité serait maudite. » En médaillon, Jean Jaurès et Marcel Cachin parlant à la foule.

La Vérité sur Raspoutine ⁽¹⁾

UN autre document est une lettre adressée à Raspoutine de l'hôtel Métropole et écrite en langage courant.

« La maison Yakowleff a bien reçu l'envoi des fruits de vos généreux donateurs. Ces fruits viennent d'être distribués dans plusieurs Institutions charitables et seront très appréciés, vu les prix élevés d'une telle denrée aujourd'hui. Une partie a été envoyée au directeur du couvent de Borgoroditsky à Kazan. Veuillez informer et remercier les donateurs. — Karl Jonke. »

La Camarilla attendait avec impatience le résultat de ses basses manœuvres.

Les trois semaines fixées passèrent sans qu'aucune épidémie se fût déclarée. Le moine écrivit vraisemblablement au bactériologiste allemand qui se faisait passer pour Danois, car celui-ci envoya de l'hôtel Continental à Kiev la missive suivante :

« Les fruits, par suite d'un retard regrettable dans le transport, n'étaient pas dans un état propre à la consommation. Cela est extrêmement fâcheux, après toute la peine que prirent nos généreux donateurs. »

Il s'ensuivit qu'à part certains cas isolés de choléra qui furent signalés dans plusieurs villes, — comme certains rapports sanitaires en font foi — la Russie échappa d'une façon providentielle à une terrible épidémie. Les fruits infectés avaient été distribués, sur une grande échelle, par des Institutions charitables qui étaient loin d'en suspecter l'origine.

N'ayant pas réussi dans leur dessein criminel, Raspoutine et ses complices de Berlin décidèrent d'adopter un autre système pour forcer la Russie à conclure une paix séparée.

Broussiloff avait recommandé sa courageuse offensive et la situation inspira une appréhension croissante au Grand Etat-Major allemand.

La Roumanie hésitait encore à faire cause commune avec les alliés ; elle ne soupçonnait nullement l'adroite intrigue. Les papiers de Raspoutine et les dépêches reçues à Bucarest contiennent la preuve documentaire du formidable complot ourdi

en vue de sa destruction. Un message cryptographique reçu par Raspoutine le jour même de la grande victoire remportée par le général Lechitsky, découvre un véritable plan machiavélique.

« Mémorandum 27546-112. »

« La situation en Dobroudja menace de devenir très sérieuse. Invitez S. à suggérer de suite à l'Empereur, tandis que vous-même l'insinuerez à l'Impératrice, de contraindre la Roumanie à prendre les armes contre nous. »

« Elle ne doit pas conserver la neutralité plus longtemps. S. enverra une dépêche à Bucarest dont les termes constitueront un ultimatum. Si elle ne se joint pas aux alliés immédiatement, il faut qu'elle se batte contre la Russie. »

En conséquence, trois jours plus tard, lorsque le Saint-Père et ses complices eurent tenu conseil avec l'Empereur, Stürmer envoya un télégramme pressant au Gouvernement roumain, l'engageant à ne pas différer plus longtemps son intervention au

côté des alliés. A Bucarest, on ne soupçonnait aucun complot ; bien plus, la requête ne parut pas insolite, étant donnée la situation. Même chez les alliés, la question était sur toutes les lèvres :

— Quand la Roumanie va-t-elle intervenir ?

Elle n'était pas intervenue pour la simple raison qu'elle n'était pas encore prête. L'Allemagne le savait et avec l'aide de Raspoutine avait arrêté tout un plan d'invasion.

Quoique n'étant pas préparée, elle fut contrainte par Stürmer à commencer les hostilités. Dix-neuf jours après l'envoi du message cryptographique de Berlin, la Roumanie déclarait formellement la guerre à l'Autriche. Berlin exultait et le sinistre démolisseur de la Russie se frottait les mains de joie. Il pressentait le succès du complot infernal que le plus averti des diplomates ne soupçonna même pas et qui consistait à livrer la Roumanie à l'ennemi avec

ses immenses ressources en grains et huiles.

Le résultat fut terrible. L'armée russo-roumaine, complètement trahie, fut forcée de battre en retraite sous la pression des armées de Mackensen, puis avant même que les alliés en soient instruits, la Roumanie et le chemin de fer de Constantza tombaient aux mains de l'ennemi.

Après l'ultimatum « maintenant ou jamais » de Stürmer, les désastres engendrés par la Camarilla se succédèrent avec une rapidité déconcertante. Les promesses qu'avaient reçues les braves Roumains furent rompues les unes après les autres. Pourquoi ? Parce que Raspoutine, Protopopoff et certains généraux subornés par le faux moine secondaient le premier ministre dans le but d'invoquer la grande retraite et l'invasion foudroyante de la Roumanie, pour obliger le Czar et son Empire à conclure une paix séparée !

En effet, Raspoutine en visites journalières à Czarskoe-Selo, déclarait à l'Impératrice et à ses « Sœurs disciples » de la Cour qu'il avait eu la vision du Czar et du Kaiser fraternisant. L'interprétant comme un aver-

tissement céleste, il avait presque décidé l'Empereur à signer une déclaration de paix. Mais un homme dans l'Empire découvrit la perfide manœuvre ; c'était le député Milioukoff.

Sur ces entrefaites, le faux moine, métamorphosé en pasteur hollandais, était arrivé à Berlin, afin de concerter avec l'ennemi la conquête finale de la Russie. Le gremlin avait un faible, il conservait les lettres qui lui étaient adressées dans l'espoir de s'en faire un instrument de chantage au cas où la Cour l'abandonnerait (après tout, ce Saint homme avait débuté dans la vie comme vulgaire voleur). Nous relevons ainsi les preuves de sa fourberie dans la lettre suivante, datée de Tzarskoe-Selo, le 18 octobre, le lendemain du débarquement des alliés à Athènes. Elle est adressée à Raspoutine et rédigée en allemand de l'écriture fine de la Tzarine.

(A suivre.)

WILLIAM LE QUEUX.



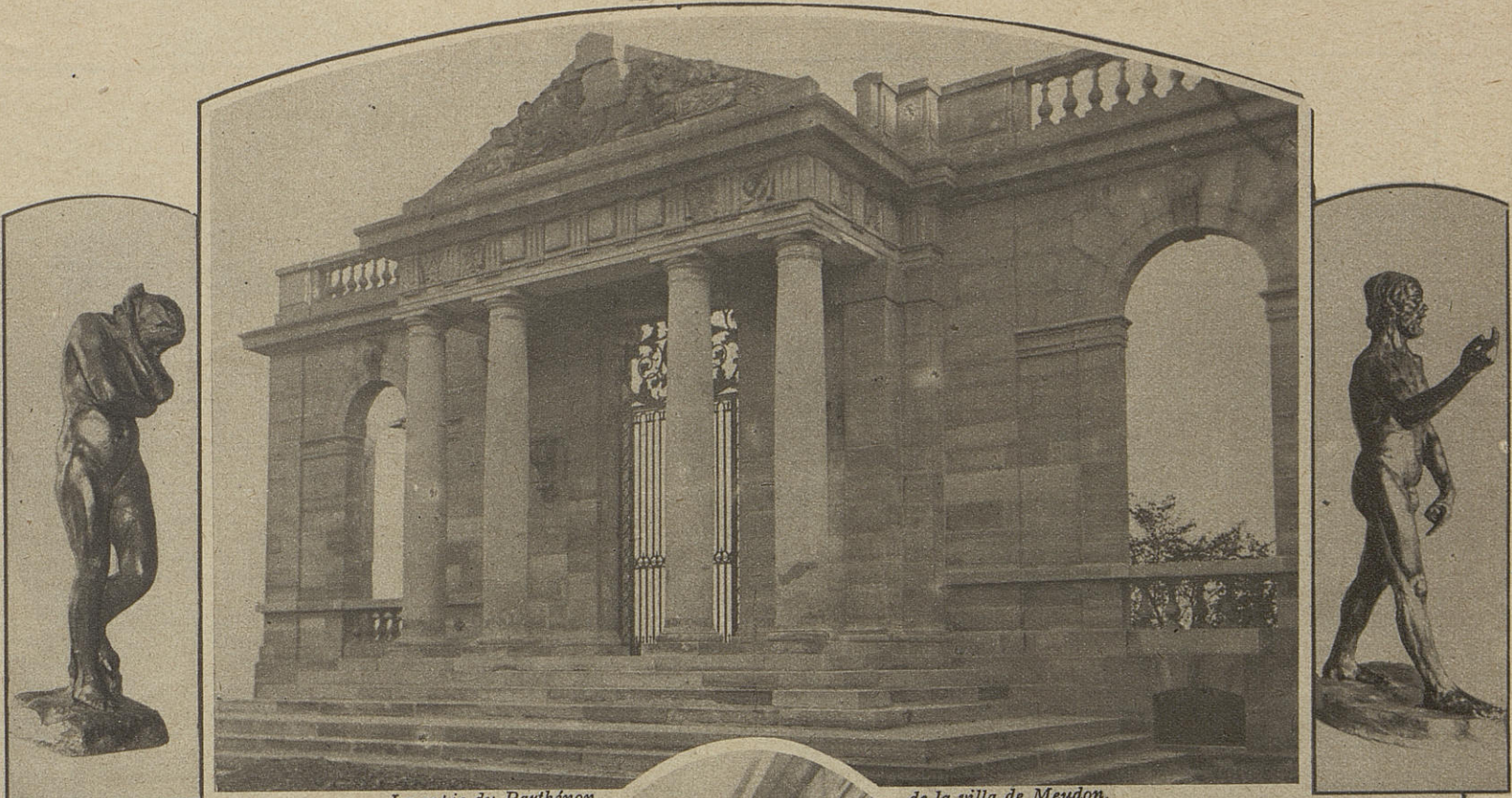
LES « FORCÉS TÉNÉBREUSES » A LA VEILLE DE LA RÉVOLUTION
M^{me} Vyrobouva (X), dont il est souvent question dans les Mémoires de William Le Queux, avait présenté Raspoutine à

RUSSE : RASPOUTINE (X) ET SA COUR DE FEMMES. (Phot. Bulla.)
l'impératrice Alexandra, sur qui elle exerçait une grande influence. En médaillon, les généraux Broussiloff et Mackensen.

(1) Voir le commencement de cet article dans le n° 213.

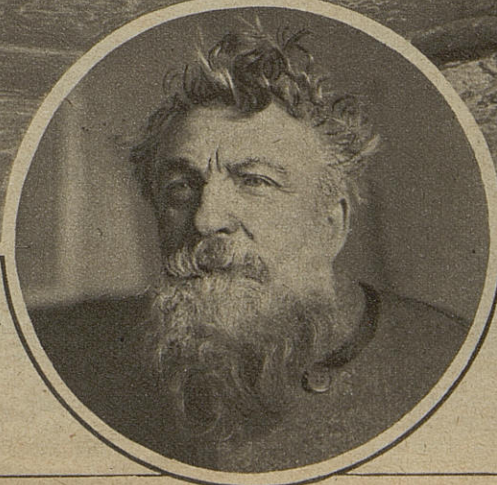
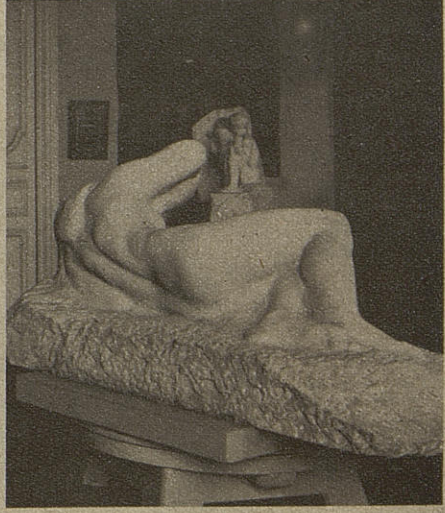
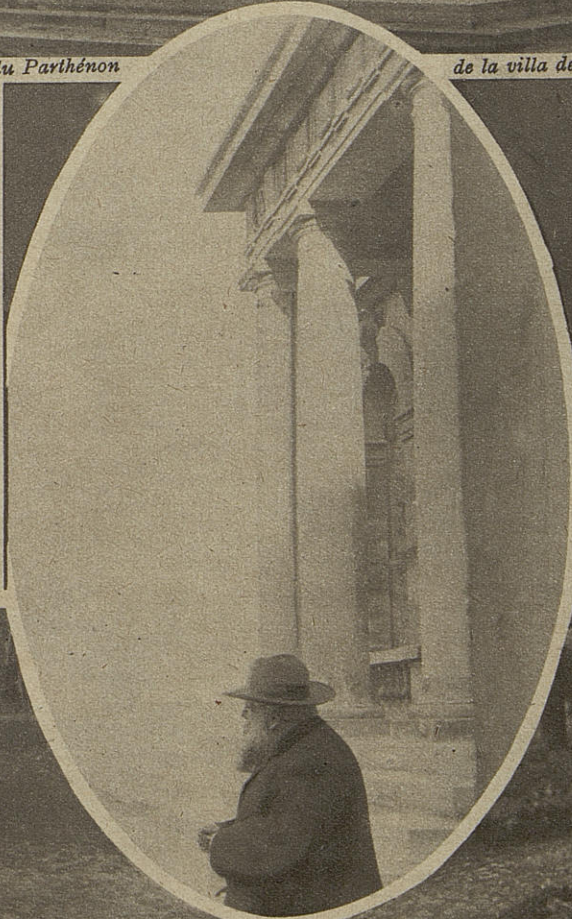
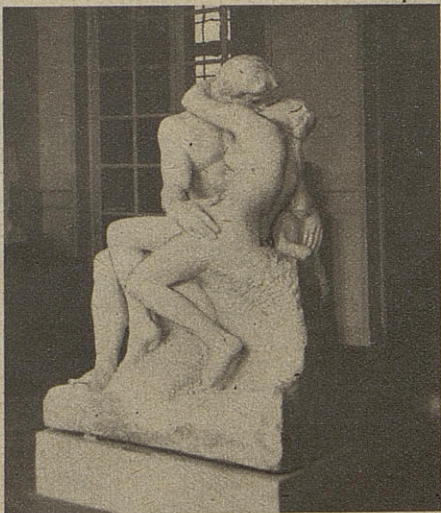
J'ai vu

ON A INAUGURÉ LE LUNDI 4 AOUT LE MUSÉE RODIN



La copie du Parthénon

de la villa de Meudon.



Autour de quelques instantanés du maître, pris à Meudon et à l'hôtel

M. Benedite, l'érudit conservateur du musée du Luxembourg — qui fut le grand ami, le confident de Rodin, dont il a défendu la mémoire dans un procès à peine jugé — a terminé le classement des œuvres que l'admirable artiste a léguées à l'État. On sait que réunie à l'hôtel Biron, cette collection est d'une valeur inestimable et qui croîtra

Byron. Ses œuvres les plus célèbres : le Baiser, l'Ariane, etc.

avec le recul du temps. Il est aussi question de transformer en musée la villa que le grand Rodin habitait à Meudon. On y laisserait, dans le paysage où le génial sculpteur aimait à vivre, quelques-unes de ses statues, et cette copie du Parthénon qu'il y fit dresser, pour avoir toujours sous les yeux ce que l'art grec a produit de plus fin et de plus admirable.

J'ai vu.
L'HEURE DU BAIN



Nous avons volontairement supprimé les hommes de cette page. On sait assez que l'heure du bain ne leur est guère favorable, car ils n'y mettent aucune coquetterie. Tout le charme va aux femmes et surtout

aux enfants : on sait leur exubérante gaité. Tout leur est prétexte à jeu : l'algue et le lichen, le crabe aux terribles cisailles, mais inoffensif quand on sait le prendre ; la grosse corde du bateau de pêche échoué

sur laquelle on tire avec de grands efforts inutiles, l'étoile de mer un peu inquiétante, mais qui est une trouvaille glorieuse ; le sable enfin, le sable chaud et doré, si amusant à sentir couler entre ses doigts... Et ce qui est

plus gai que tout, c'est de vaincre la petite peur que vous fait l'eau froide, de patauger dans la vague, de tendre et de détendre au soleil ses muscles de petit être bien portant, de crier enfin sa jeune et belle joie de vivre...



LE M^r PÉTAÏN, LES GÉNÉRAUX DE CASTELNAU ET GOURAUD PASSES DEVANT LE CÉNOTAPHE LE " JOUR DE GLOIRE " ET SONT ACCLAMÉS PAR LA FOULE.

AMES DE CHEFS

Le soir du Triomphe on avait organisé un dîner en l'honneur du général de C... qui commanda un des plus glorieux groupes d'armées de la grande guerre. Le général est un homme d'une trempe exceptionnelle ; s'il a toutes les qualités du soldat, il a aussi des qualités humaines ; il pense, il réfléchit ; il est à la fois énergique et sensible et si je vous disais aujourd'hui ce qu'il a fait, pendant la campagne, ce serait vous révéler nettement sa personnalité. Or, il est assez profondément soldat pour être modeste ; la guerre finie, à laquelle il a pris une part si haute et si utile, il veut goûter un repos obscur et se refuse absolument à se mettre en lumière ; il dit :

— La satisfaction du devoir accompli, la chance d'avoir participé à la victoire, sont des récompenses assez hautes pour que les autres paraissent vaines ; quelles ambitions pourrait-on poursuivre qui en vailtent la peine, quand on a connu la joie incomparable d'être pour une petite part dans le salut d'une patrie à laquelle on était disposé à se sacrifier tout entier ? Maintenant, l'œuvre est achevée, nous n'avons pas plus de droits que le plus obscur des combattants ; notre mérite est égal et notre orgueil serait absurde de penser que notre effort a été dans la balance d'un autre poids que celui d'un fantassin qui, à son poste de guet, cherchait dans les rumeurs de la nuit à deviner le danger qui menaçait ses camarades. Un chef, c'est un soldat comme les autres, qui a une mission à remplir, et qui doit la remplir avec la même humilité et la même énergie que le cuisinier qui monte la soupe aux tranchées, ou l'agent de liaison sur lequel comptent tant de combattants engagés. Le combat fini, il prend son rang et défile à côté de ses hommes...

Pendant tout le dîner, il nous avait parlé de ses soldats ; il nous avait dit quels sacrifices sublimes avaient été consentis par des héros, tombés sans que l'histoire pût conserver leurs noms ; il nous avait raconté des histoires lamentables et d'autres d'une gaieté inattendue ; il nous avait montré le Français tel qu'il est au combat, avec ses adorables qualités et son incomparable courage ; jamais nous n'avions pu parvenir à le faire se raconter.

La maîtresse de la maison, cependant, posa une question à laquelle il voulut, sembla-t-il, d'abord se dérober.

— Mais, enfin, général, à la veille d'une offensive, quel peut être l'état d'esprit d'un chef quand il donne l'ordre d'attaquer et quand il sait que, par cet ordre, il envoie au carnage des hommes encore pleins de vie, de jeunesse et d'espoir.

Les yeux du général se brouillèrent un peu ; des souvenirs passaient devant sa mémoire, il se défendit de les évoquer devant nous :

— L'état d'esprit d'un chef à ce moment-là ! Ah ! je ne souhaite à personne de vivre de telles minutes...

Nous insistâmes, malgré la gêne certaine que le général éprouvait à révéler le secret des heures qu'il avait vécues.

— Madame, dit-il, comme s'il s'adressait à la seule maîtresse de la maison, Madame, pour qu'un chef puisse supporter à ces minutes-là le poids d'une si tragique responsabilité, il faut qu'il ait la foi. Je n'entends pas seulement par là, la foi religieuse, qui peut soutenir une âme que la grâce inonde, non, mais la foi dans la mission qu'il remplit. Il faut que l'amour de la patrie soit porté à un point si haut, brûle l'âme d'un feu si ardent que tous les scrupules en soient consumés ; il faut que le chef s'imagine que tous les hommes, qui tout à l'heure sortiront des tranchées, partagent cet amour et cette foi. Oh ! je ne prétends pas que tous les chefs qui ont participé à la victoire aient eu la même conscience de leurs devoirs impérieux. J'en ai vu plongés dans la terreur et tremblants au moment de signer les ordres définitifs ; j'en ai vu d'autres confiants en leur fortune, livrer les pires combats d'un cœur léger.

« Le vrai chef est celui qui, lorsqu'il reçoit un ordre, l'étudie, en pèse les raisons, en discute l'utilité et s'applique à l'exécuter dans les meilleures conditions possibles. L'exécution sans murmure n'est pas demandée à tous les degrés de la hiérarchie militaire. Au contraire, un général qui a sous ses ordres deux cent mille hommes, ne doit pas les lancer au combat, s'il estime que c'est là un sacrifice inutile. Personnellement, je connais des généraux qui auraient préféré rendre leur commandement que de se lancer dans des aventures meurtrières. Je vais plus loin : quand un chef, quelque grade qu'il ait, est chargé d'une mission, il doit en prendre connaissance et s'il croit avoir des objections utiles à présenter, les présenter. Un de mes petits-neveux qui était lieutenant aux chasseurs, donna un jour l'ordre à un caporal d'aller occuper un trou d'obus en avant d'un poste d'écoute, pour je ne sais quelle raison. Le caporal ne discuta pas : « Adieu, mon lieutenant ! — Quoi, adieu ? — Il y a des Boches dans le trou, ils nous démoliront avant qu'on puisse faire ouf ! — Pourquoi ne me le disais-tu pas ? — Je ne voulais pas passer pour un type qui a peur de se faire casser la gueule ! »

« Je sais bien que je ne suis pas d'accord avec beaucoup de mes collègues, mais je pense que tout être qui risque sa vie a droit à des explications. Chaque fois que j'ai eu la responsabilité d'une attaque, depuis les généraux sous mes ordres jusqu'au dernier poilu de la tranchée, toute l'armée savait les raisons de la manœuvre. Bien sûr, je n'exigeais pas des chefs d'unité des conférences d'état-major sur les buts et les conséquences d'une opération, mais, du moins, le soldat devait savoir en mettant le pied sur le bled, que si la mort venait le surprendre, son sacrifice avait pour objectif la poursuite d'un résultat qui devait abréger la guerre et mériter la victoire. Il savait qu'il ne mourait pas pour satisfaire les ambitions d'un chef désireux de se faire valoir,

il savait qu'on avait tout fait, lui et tous les autres, pour obtenir une décision avec un minimum de sang versé ; et mes soldats en étaient si bien persuadés que je pouvais leur demander les efforts les plus grands, ils étaient d'avance décidés à les accomplir, parce qu'ils ne les savaient pas inutiles.

« Le devoir d'un chef est d'être lié d'une telle union avec ses hommes que l'armée lui soit comme son propre corps. Quel est l'individu qui ferait aisément le sacrifice d'un membre sans savoir que ce sacrifice est indispensable ? Ainsi, le chef qui envoie ses hommes au feu doit avoir comme la conscience que c'est sa propre chair qu'il expose ; ainsi il sera économe et des membres qu'il engage et de sa douleur...

« On cite l'exemple d'un général qui passe pour sanguinaire ; il est d'une énergie indomptable et un jour on l'accusa d'avoir fait anéantir son armée. Il haussa les épaules et, après l'échec de cette opération ratée, en fit les comptes. Ce chef accusé à tort avait réalisé l'avance la plus forte et la plus utile avec un total de pertes nettement inférieures à celles des deux généraux, ses voisins, dont l'un, trop engagé, fit massacrer ses troupes dans une contre-attaque et dont l'autre, prudent et hésitant, parut trop tard et fut accroché par un ennemi que ses lenteurs ne purent jamais surprendre.

« Pour qu'un chef ait des chances de vaincre, il faut qu'il ait confiance, et pour qu'il ait confiance, il faut que son travail soit effectif, qu'il ait tout préparé, passionnément, qu'il ait eu personnellement l'œil à tout et qu'il ait exigé de tous ses subalternes une somme de travail dont il leur a donné l'exemple.

« Un chef doit aussi savoir payer de sa personne. Le général dont j'évoquais la figure tout à l'heure et qui passa à tort pour un sacrificeur, un jour où il devait exiger de ses divisions un effort surlumain, — c'était en juin 1918, au nord de Compiègne, — sortit des tranchées avec les vagues d'assaut et se mêla, la pipe aux dents et une badine à la main, aux soldats que sa présence galvanisa. Sa mort aurait été inutile, direz-vous ? Non pas, c'était, si je peux ainsi m'exprimer, de la publicité. Pouvait-on lui reprocher d'envoyer ses hommes vers les mitrailleuses boches, puisqu'il était parmi eux et partageait leurs risques...

« Avoir l'âme d'un chef n'est pas donné à tout le monde. Je sais des généraux fameux qui ne sont que des savants appliqués. J'en sais d'autres pour qui l'on fut injuste, mais qui ont donné cependant la preuve qu'ils étaient d'incomparables manieurs d'hommes. J'ajoute que la chance existe, mais qu'il faut l'attirer par une énergie, une confiance et un travail de tous les instants...

Il se tut un instant, puis il reprit doucement :

— Pour moi, Madame, j'ai fait ce que je

croyais mon devoir et, aux heures les plus affreuses de cette guerre sans pareille où j'ai perdu ce que j'avais de plus cher au monde, si je n'avais pas eu la conscience d'avoir tout fait pour le remplir, je me serais considéré comme le plus misérable des Français. Mais l'accomplissement du devoir n'implique aucun orgueil, et c'est pourquoi je ne saurais aujourd'hui tirer vanité de ce que j'ai fait...

Il eut un petit silence. Quelqu'un dit :

— Malgré tout il faut, pour être chef, des connaissances exceptionnelles.

— Non, répondit le général. Un chef se reconnaît à tous les rangs de l'armée ; une patrouille perd son sergent et c'est un simple soldat qui se révèle et qui la sauve ; une section peut être mieux commandée par un ouvrier ou un paysan intelligent que par un lieutenant qui sort de Saint-Cyr. J'ai connu des capitaines, avocats, négociants, artistes, professeurs avant la guerre qui se sont montrés d'incomparables chefs parce qu'ils avaient cette flamme secrète, qui leur livrait les



Le général Hirschauer et le général Pau, le glorieux mutilé, défilent le jour de gloire.

hommes. Un chef, c'est celui qui, ayant une autorité passagère, sait tirer profit de cette autorité pour le bien de la communauté qu'il

dirige. L'énergie est une qualité indispensable, elle n'est pas suffisante ; il faut l'intelligence, il faut l'esprit de justice, il faut la bonté. Toutes ces connaissances peuvent s'acquérir, les vertus instinctives sont en sommeil et se réveillent au moment opportun. Croyez-vous qu'un industriel n'ait pas été aussi susceptible de mener cette guerre incomparable ? Nous n'en savons rien !

— C'est un soldat qui dit cela !

— Oui ! et peut-être y avait-il dans les tranchées, dans les services, quelque part, un être qui aurait remporté par son génie la victoire plus rapidement et plus complètement... Il n'y a qu'une chose qui fait les chefs, c'est la confiance que les hommes ont en eux ; cette confiance, il faut l'acquérir, le jour où on l'a ne pas la perdre et le jour où la victoire nous consacre, oublier tous ses mérites personnels si minces pour ne penser qu'à l'admirable esprit de ceux qui se sont confiés à vous...

Capitaine ANDRÉ P...

COMMENT ILS JUGENT NOTRE PAIX



LA NOUVELLE APOCALYPSE. — LA JUSTICE ET LA PITIÉ SERONT TOUJOURS FOULÉES AUX PIEDS PAR CES CAVALIERS INSENSIBLES ET CRUELS

(Ces cavaliers — d'après le *Lustige Blätter*, dont nous reproduisons ce dessin — sont de droite à gauche, Wilson, Lloyd George, Clemenceau et Orlando.)

Les Échos de J'ai Vu...

ABUS DE POUVOIR

On se plaint, en ces temps de vie chère, que quelques mercantis, s'ils ne sont pas absolument protégés par le pouvoir, soient au moins peu inquiétés par lui.

Dans l'Amérique du Sud, on fait encore beaucoup mieux que chez nous.

Il y a quelques années un président du Venezuela, qui était aussi marchand de vins, avait une douzaine de navires chargés de barriques de Bordeaux à faire entrer dans le premier port de la République.

Des droits de douane fort élevés avaient été prévus sur les vins. Le président ne tenait pas à les acquiescer. Dès que ses navires furent sur le point d'entrer dans le port, il suspendit donc la loi protectrice. Il était huit heures du matin. A trois heures de l'après-midi, les bateaux étaient finis de décharger, le président rétablissait la loi.

C'est ainsi qu'on fait les bonnes maisons.

LA RANÇON DE LA GLOIRE

Les hôteliers anglais ne manquent pas de sens pratique, affirme M. Rudyard Kipling, qui, à l'appui de son assertion, raconte l'histoire d'un omnibus d'hôtel qui un jour endommagea quelques arbres dans son jardin.

Il écrivit à l'hôtel pour réclamer le prix de ses arbres. Pas de réponse ! Une seconde lettre n'eut pas plus de succès. Le grand écrivain se décida à aller trouver le directeur de l'hôtel qui l'écouta d'abord fort respectueusement et lui répondit :

« M. Kipling, j'ai vendu votre première lettre pour la somme d'une première sterling ; la seconde m'a rapporté deux livres sterling. J'espère que vous continuerez à m'écrire à propos de cet incident et je finirai par réunir la somme suffisante à vous dédommager des dégâts commis dans votre jardin par mon omnibus. »

LES DOCTEURS HONORAIRES

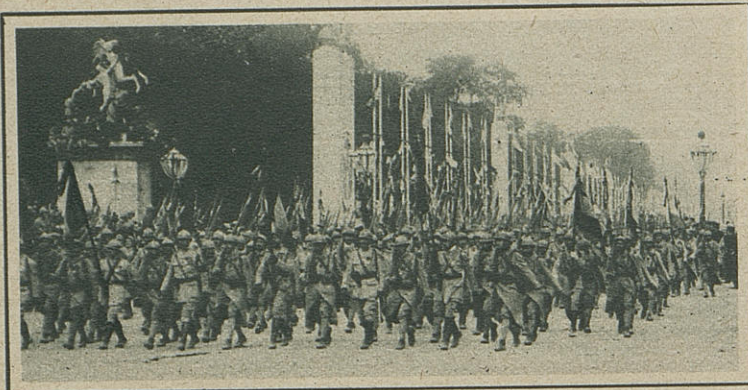
Oxford a conféré des titres de docteur aux glorieux vainqueurs de la grande guerre. Dans le discours latin que le président de Magdalen College prononça, à cette occasion, nous relevons quelques jeux de mots sur les noms des candidats. C'est là une fantaisie que bien peu de gens peuvent se permettre.

Au sujet du général Foch, l'orateur s'exprima ainsi « *a loco nomen ducens qui pro Jovis stetit* ». L'amiral Beatty fut surnommé « *Naula Beatissimus* ». M. Clemenceau : « *Clemens sed non dentibus carens tigris* ».

DÉTECTIVES FÉMININS

Plusieurs grands magasins anglais viennent d'engager pour assurer leur police privée des femmes détectives. Le choix est judicieux. Les vols dans les grands magasins sont le plus souvent exécutés par des femmes. Peut-être des femmes policiers découvriront mieux que les hommes les trucs souvent ingénieux imaginés par ces voleuses.

Il y a quelques années, dans un grand magasin de Paris, on arrêtait une jeune femme très distinguée surprise en train de dérober des dentelles. Elle protesta vivement auprès de l'inspecteur et prenant deux clientes à témoin, insista pour que



LES SOLDATS DU 18^e CORPS DÉFILANT AUX CHAMPS-ÉLYSÉES LE JOUR DE GLOIRE.

celles-ci la suivent jusqu'au bureau de fouille. « Je suis une personne honnête, déclarait la femme arrêtée. Vous ne trouverez rien sur moi. Je vous ferai un procès. »

Et, en effet, on ne trouva rien sur elle. Pourtant depuis quelques jours, elle était surveillée. L'inspecteur l'avait surprise glissant dans son sac des boucles d'oreilles à la bijouterie, un paradis au rayon des plumes. Cette fois-là, elle lui avait échappé. Mais en la voyant revenir aujourd'hui, il s'était bien promis de ne pas la manquer. Et la fouille la plus sévère ne produisit rien ! Le brave homme en demeurait stupide. « Je vous ferai un procès. J'ai des témoins, déclarait le pseudo-voleur en gesticulant.

Très ennuyé, le chef de service la prit à part. Il lui adressa ses excuses. Mais l'autre ne l'entendait pas ainsi. Elle voulait faire un procès. Un procès pareil, quel scandale. Le magasin aurait là une publicité désastreuse. Personne ne voudrait plus remettre les pieds dans une maison où l'on arrêtait une cliente paisible, parce qu'un inspecteur maladroit avait une mauvaise vue. On offrit donc à la dame quelques billets qu'elle empocha en promettant le silence.

Mais quelques jours après, elle se faisait à nouveau arrêter dans un autre grand magasin. Même scène, et pour finir, une indemnité. Tout se découvrit. La personne en question faisait semblant de voler. C'était une manière de chantage très ingénieuse et surtout fort originale. La police la pria de quitter rapidement ce pays. Et elle disparut pour toujours.

LES EX-ROIS

Les délégués bulgares sont enfin arrivés. L'heure est venue pour la Bulgarie de payer. Son entrée en guerre, au commencement de l'automne de 1915, fut une surprise. On prononça le nom de trahison. Le roi Ferdinand, en prenant congé de notre ambassadeur, eut le mauvais goût de prononcer sur la France des paroles de pitié, qui répandues blessèrent vivement la susceptibilité nationale.

On en voulait surtout à ce roi que nous avions si bien accueilli et fêté de se placer avec l'Allemagne ; un descendant de Louis-Philippe, quelle honte. On se rappelait ce temps où la mode était d'arborer les couleurs bulgares. On eut des chapeaux, des robes « bulgares ». Pourtant Ferdinand n'avait pas partout dissimulé son âme d'ambitieux vil.

A un dîner, dans une grande maison princière de Paris, les invités eurent la surprise d'entendre le souverain leur faire cette étrange confidence : « Mon peuple, et il ricana. Mon peuple, je le hais. Mais il me le rend bien. »

Après un moment de silence, il ajouta : « Je sais bien que je périrai assassiné. Mais j'en ai tellement fait assassiner d'autres. »

Un froid circula dans l'assistance. Ferdinand, seul, paraissait calme, et souriant, il se tournait vers sa voisine.

Les prévisions ne se sont pas réalisées. Mais où se cache donc ce roi détrôné ?

Finira-t-il en Suisse, comme Constantin, que les huissiers poursuivent, ou cet empereur d'Autriche et sa



LES TROUPES DU 15^e CORPS, AU ROND-POINT DES CHAMPS-ÉLYSÉES, LE JOUR DE LA FÊTE DE LA VICTOIRE.

femme, qui recommencent de soupirer après un pouvoir qu'ils supportaient naguère avec une sorte d'ennui ?

Une jeune femme de l'aristocratie française racontait dernièrement dans un salon cette anecdote sur l'ex-impératrice Zita. Cette jeune femme se trouvait en Autriche, au moment de la déclaration de guerre. Très inquiète, elle alla demander aide à l'archiduchesse héritière qui était son amie. Celle-ci fut charmante ; lui donna son train et la vit quelques heures avant son départ. L'archiduchesse ne lui cacha pas que la guerre lui paraissait un crime odieux. « Ce n'est pas nous qui la voulions, mais eux. Oui, les boches, les sales boches. »

Le mot est authentique.

Au fond de son château de Hollande, l'ex-empereur apprécierait peu cette opinion sur son peuple de son ancien associé.

LA CHAPELLE DE LA RECONNAISSANCE

Quelques personnalités du monde catholique, sous la présidence du cardinal Luçon, archevêque de Reims, viennent de prendre l'initiative, pour commémorer les deux victoires de la Marne, d'élever sur les rives du fleuve fameux une chapelle de la Reconnaissance.

Le comité a fait auprès du maréchal Foch une démarche pour que celui-ci leur désigne le lieu synthétique des deux batailles.

Le généralissime des armées alliées a indiqué Dormans. La petite ville ruinée sur le bord même de la Marne et contre laquelle luttèrent les Allemands exténués, il y a un an, méritait cet honneur.

Autour d'elle se sont battues toutes les armées alliées. Les Américains étaient à gauche vers Château-Thierry. Plus au nord, vers Reims, se battirent magnifiquement un corps italien et des Écossais. Dormans était le centre de cette immense bataille dont la fin fut le commencement du triomphe des Alliés et du Droit.

LA BOURSE

Le marché est animé. Nos rentes, plus soutenues, activent les transactions sur les autres valeurs qui progressent généralement. Les échanges prennent plus d'ampleur.

Des capitalistes avisés achètent certaines catégories de titres pour les mettre en portefeuille, escomptant la hausse. Leur attention se porte sur les actions des grands établissements de crédit, les valeurs de navigation maritime et fluviale, d'électricité, de construction, les titres cuprifères et métallurgiques.

Les pétrolières, les diamantifères et les caoutchoucs sont très activement traités et en progression sensible.

On note depuis quelque temps une reprise des valeurs mexicaines. Elle est due à l'opinion qui s'accrédite de plus en plus en bourse relativement à une intervention possible des États-Unis au Mexique.

C'est surtout en coulisse que se manifeste l'activité dont nous avons parlé. Le mouvement des affaires y est très important et les transactions s'élèvent à des chiffres élevés. Les changes sont tendus.

G. LAVAINE.



Le fils du g^{ral} Pershing assista en tenue kaki aux fêtes de la victoire à Londres.



Jean Pellerin, l'auteur d'un recueil de pastiches, le Copiste indiscret, publie la Jeune fille aux pincesaux.



M. Abel, le nouveau gouverneur général de l'Algérie remplace M. Jonnart.



Lucien Fourmer publie : La Parole. « Comment on parle, comment on téléphone ». Excellent livre de vulgarisation.

J'ai vu.

FAITS ET GESTES DE LA SEMAINE



Le général Tenont décoré des Saint-Cyriens, héros de la guerre.

Odette Darthys, la délicieuse artiste qui joue à l'Olympia dans la revue d'été-Tango, sous l'habile direction de Paul Franck.

Réception des cadets de West-Point à l'École Polytechnique.

Le chef des nurses anglaises, « Dame » Katherine Purse, défile aux fêtes de la Victoire.

Aux courses d'Ascot, le plus petit musicien jouant du plus gros instrument.

Tommy Noble (à gauche) et Ledoux viennent de matcher pour le titre de champion d'Europe. Tommy Noble fut écrasé au 7^e round.

La mode des cols américains.

Les femmes des aviateurs du N.-C. 4, qui traversa le premier l'Atlantique, attendant à New-York le retour de leurs maris. Au centre, Mrs. Read (X).

La lutte contre la vie chère à Londres. Une morue vendue 2 shillings.

Aux courses d'Ascot : La duchesse d'Asthorne (X) disputant le championnat de Marathon.

M. Tabrich, administrateur du syndicat des Industries foraines.

QUELS JOURS SORTEZ-VOUS ?

Chacun de nous a pu observer que les jeunes générations médicales reviennent, par voie scientifique, à des remèdes et à des traitements que préconisaient jadis les Diafoirus de Molière : observation des humeurs ou saignées. Les progrès de la statistique conduisent à des conclusions encore plus surprenantes. Ils ressuscitent la superstition païenne des jours fastes et des jours néfastes.

Depuis que j'ai lu les travaux des calculateurs suisses, il me faut un grand courage pour sortir de chez moi le dimanche, et mes idées sur le travail du lundi et du mardi sont singulièrement troubles.

Savez-vous que sur cent accidents non professionnels, survenus dans une semaine, 19,33 se produisent le dimanche, 17,59 le lundi, 13,66 le mardi, 12,63 le mercredi, 12,57 le jeudi, 11,62 le vendredi et 12,59 le samedi? Ces chiffres ne concernent que les hommes. Ceux qui regardent les femmes ne changent pas le classement des jours, mais par leurs différences relatives moindres, témoignent d'une plus grande constance à se faire accidenter. Sur cent accidents non professionnels de femmes, par semaine, 16,32 ont lieu le dimanche, 15,68 le lundi, 14,98 le mardi, 13,17 le mercredi, 14,14 le jeudi, 12,63 le vendredi et 13,08 le samedi. Pour les non-professionnels, le jour le plus favorable est donc le vendredi.

Quant aux accidents professionnels, le jour le plus dangereux est le lundi. Après lui le mardi. Sur cent accidents hebdomadaires on en compte 17,4 masculins, 15,6 féminins le lundi, 16,2 masculins, 15,8 féminins le mardi. Pour les professionnels, le jour le plus favorable n'est pas le vendredi, mais le jeudi, avec 14,9 accidents hommes et 13,8 accidents femmes. Nous excluons le dimanche qui tombe à 4,3 et 6,9, car c'est le jour du chômage.

Quel jour voyagez-vous? ou plutôt quels jours ne voyagez-vous pas en chemin de fer? Le vendredi? Quelle erreur! Le vendredi, c'est tout au plus un jour incertain, entre les trois jours les plus dangereux et les trois jours les moins dangereux de la semaine. Au point de vue du nombre des accidents, le jour néfaste par excellence est le lundi, puis vient le dimanche, puis le vendredi, puis les mercredi, samedi et jeudi. Par contre, le dimanche se rattrape sur le nombre des victimes avec 55,8 p. 100 de blessés, 84,3 p. 100 de tués, sur 100 blessés et sur 100 tués de la semaine. Le vendredi n'a à son actif en blessés que 3,1 p. 100 et en tués 5,2 p. 100. Le jeudi et le samedi seuls sont plus « fastes » que le vendredi aux clients des chemins de fer.

LES CAUSES DE CES FLUCTUATIONS : L'ALCOOL.

Quelle est la cause dont dépendent ces fluctuations? Quel astre soulève et abaisse régulièrement ces flots sinistres? Les statistiques répondent : l'alcool.

Le total des accidents constatés comme dus à l'alcoolisme donne relativement aux jours de la semaine, pour cent accidents dus à l'alcoolisme par semaine, les proportions suivantes :

	Accidents professionnels dus à l'alcoolisme	Accidents non professionnels dus à l'alcoolisme
Dimanche	8,4	7
Lundi	21	23
Mardi	19,4	20,9
Mercredi	17,79	12,1
Jeudi	13,4	10,8
Vendredi	9,3	9,6
Samedi	10	11,3

Il suffit de comparer la statistique par jour des accidents non professionnels, en général, avec celle des accidents non professionnels dus chaque jour à l'alcoolisme, pour constater qu'elles accusent très violemment le dimanche et le lundi. La même comparaison pour les accidents professionnels accuse non moins nettement le lundi et le mardi.

La conclusion? Est-elle qu'il faut rester couché le dimanche et le lundi? ne travailler

ni le lundi, ni le mardi? Je ne crois pas. Il vaudrait mieux atténuer la cause du mal afin d'en détruire les effets, que la France bût un peu moins le dimanche, afin d'avoir des lundis et des mardis plus propices. Les livres des



OU MÈNE L'ALCOOLISME. LES CONDAMNÉS A MORT DU PROCÈS DE LAON : TOQUÉ ET SA BANDE (1) Toqué, (2) Mme Aubert, (3) Reselle, (4) Mme Favre, (5) Lochel, (6) Lemoine, (7) Herbert, (8) Venet. Plusieurs de ces traitres étaient des ivrognes notoires.

débitants de boissons ne sauraient laisser aucun doute sur l'étonnante capacité des consommateurs ce jour-là.

Le dimanche y perdrait sûrement de son pittoresque. Dans les pays de vin, c'est le jour de la gaité. La chanson des ivrognes emplit les rues et court sur les routes et leurs pantomimes ont d'irrésistibles drôleries. La joie étant un bienfait social, on serait tenté de les remercier. Mais quand ils s'abattent dans le fossé, lorsqu'ils y cuvent d'un sommeil lourd lorsqu'ils se réveillent abrutis ils ne sont plus, ne des clowns dont le fard prestigieux sous les lumières, semble au plein jour une triste et misérable anomalie. Le revers de la médaille est plus honteux que son avers n'est drôle.

CE N'EST PAS LE VIN QU'IL FAUT SURTOUT INCRIMINER.

Mais le vin qui, à dose normale, dissipe la tristesse et, lorsqu'on en abuse, la renforce, n'a pas, à son compte, le dixième des méfaits que les boissons distillées ont au leur.

Le buveur d'eau-de-vie n'a même pas pour excuse la gaité. Il boit de l'amertume et de la désespérance. Sous la brûlure du toxique s'éveillent en lui les pensées sombres, les humeurs querelleuses et l'envie de nuire. L'ivrogne des vignes a pour ami tout le genre humain ; celui de l'alambic tue son meilleur ami dans un accès de fureur. Il ingurgite à petite dose de la folie. La consommation des boissons distillées a passé par tête d'habitant en France de 1840 à 1892 de 21,24 à 81,04, elle était à 9 litres en 1895. La proportion des fous alcooliques pour 100 aliénés a cru aux mêmes dates de 7,64 à 14,26 et à 23. Le pourcentage des suicides attribuables à l'alcool monte aux mêmes époques, de 5,3 p. 100 à 11,6 p. 100 et les jours où arrivent le plus de suicides sont les mêmes jours néfastes dont nous parlions plus haut : le lundi et le mardi. N'est-ce pas frappant?

Le plus curieux est que les alcooliques du type le plus général sont des gens que personne n'a jamais vus ivres, et qui ne se doutent pas de la gravité de leur intoxication. Les médecins qu'ils consultent au lieu de leur indiquer la source de leur mal, s'appliquent à en atténuer les conséquences : « C'est votre foie, ce sont vos reins qui... allez à Vichy. »

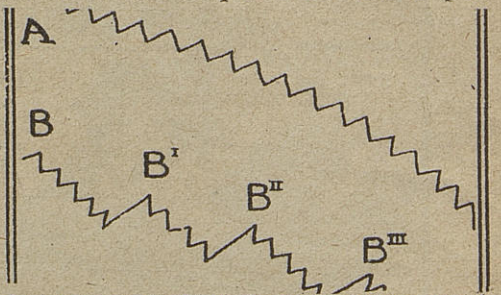
Le malade, qui est employé, homme d'affaires, commis-voyageur, contremaître ou agent de change, s'est contenté depuis des années, de boire des apéritifs, des bocks, du vin, des «pousse-café», sans jamais en éprouver aucun malaise. Il a bu ainsi, sous des formes variées, une quantité moyenne et journalière de 130 centilitres d'alcool à 100 degrés. Le débardeur qui s'assomme chaque soir au cabaret n'en absorbe pas davantage, mais l'indigère par masse non diluée. Les effets immédiats sont différents, le résultat est le même : les deux organismes, l'un sans secousses, l'autre par sursauts, se sont pareillement consumés.

CEUX QUI FONT CHAQUE JOUR LEUR PETIT « DIMANCHE ».

C'est une légende absurde que celle de l'alcool tonificateur. Il ne réchauffe pas, il brûle. Le coup de fouet dont vous cinglez un cheval le réveille, l'excite : il ne le nourrit pas. Après vous avoir brûlé, l'alcool vous laisse moins robuste que vous n'étiez avant de l'avaler. On pourrait représenter la courbe de son action par une ligne inclinée en escalier descendant. (Voir schéma au bas de cette colonne.) La ligne A représente la courbe de l'alcoolique qui ne se soigne pas, la ligne B représente celle du bourgeois qui croit aller se remonter dans une station thermale, et chaque fois un peu moins, car chaque fois l'alcool l'a entraîné un peu plus bas. Ce ne sont pas les eaux qui ont moins d'action, c'est lui qui est plus malade.

Devant le poivrot qui étale en public les joies de la « cuite », bien des hommes s'arrêtent d'un air amusé qui sont, en vérité, bien plus alcoolisés que lui. Ils ne s'en apercevront que plus tard, dans leur personne ou dans celle de leurs enfants. En attendant ils cuisent à petit feu. Quand on leur dit : « Mangez donc du sucre, au lieu de boire un petit verre, cela vous donnera du calorique, du muscle, de l'énergie vraie et non de l'excitation factice. » Ils vous répondent : « J'en mange. J'en trempe des morceaux dans mon eau-de-vie et c'est excellent à sucer. » Quoi?

Cet homme-là ne fait pas, comme l'ouvrier, le dimanche ni le lundi. Mais il a chaque jour deux ou trois petits dimanches, avant et après les repas. Que vont devenir les statistiques, maintenant que la journée de huit heures donne à chaque ouvrier aussi un petit

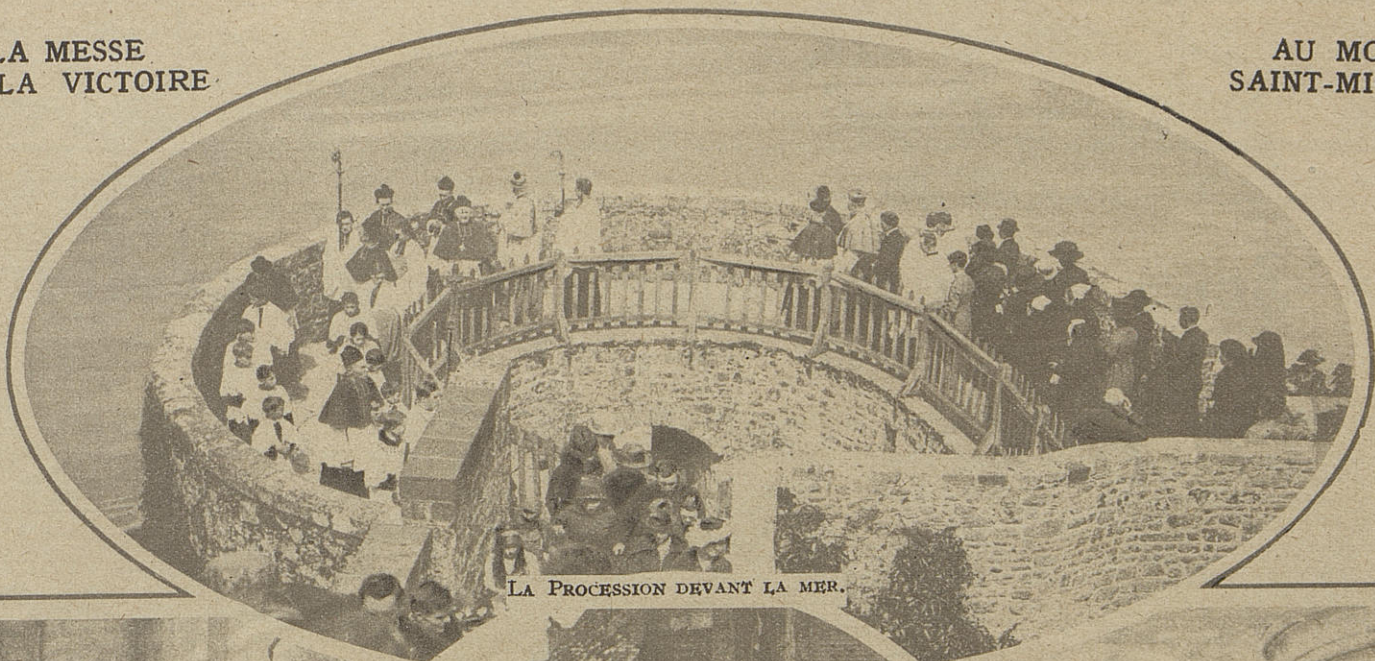


LA COURBE DE L'INTOXICATION ALCOOLIQUE : A, CHEZ UN IVROGNE « QUOTIDIEN », B, CHEZ UN ALCOOLIQUE QUI RÉAGIT PAR PÉRIODES.

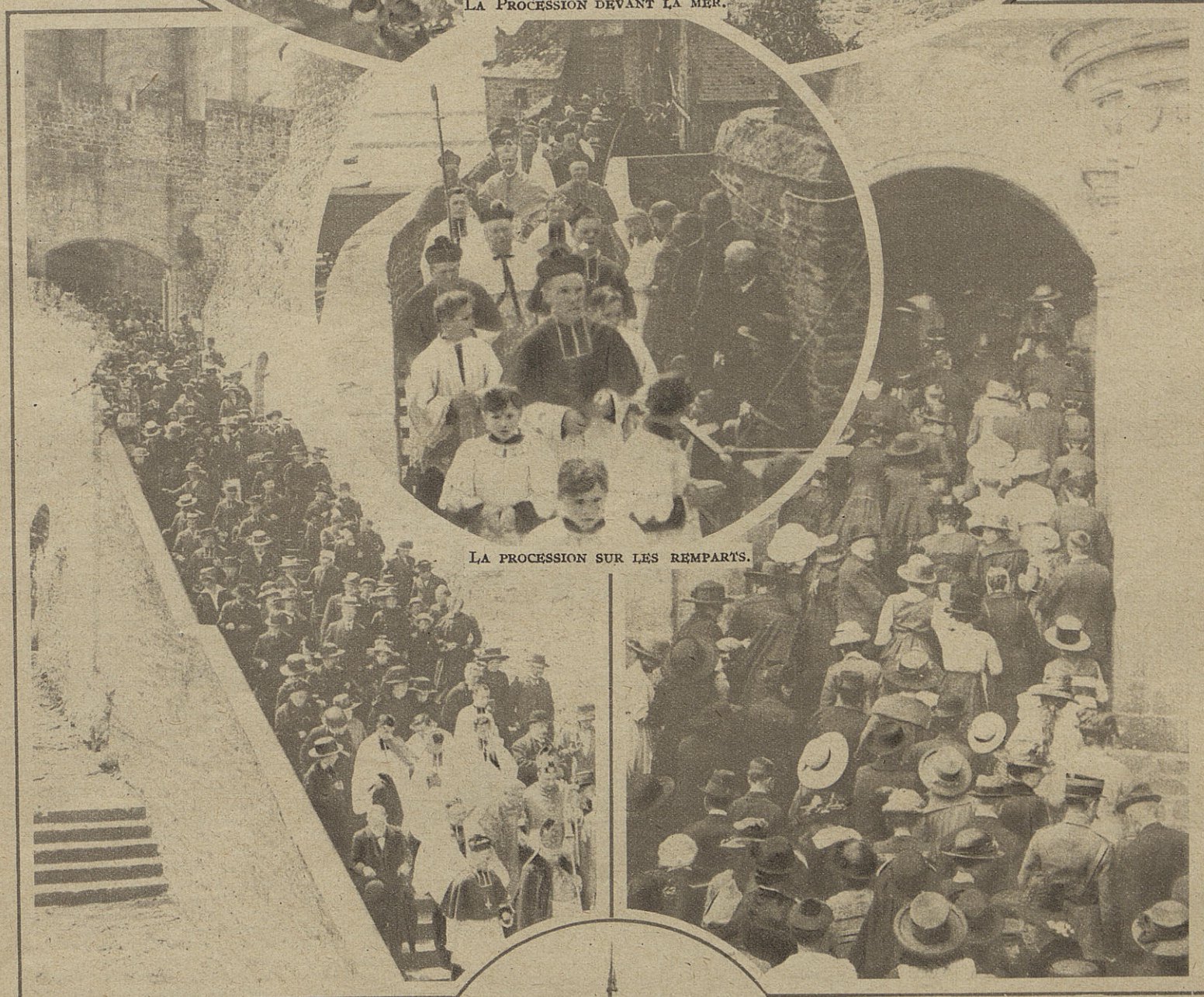
dimanche quotidien? On n'ose y penser. Les accidents se calculeront, non plus relativement aux jours de la semaine, mais par rapport aux différentes heures du jour. On se suicidera beaucoup plus entre 20 et 22 heures qu'entre 6 et 8. Et le peuple, ajoutant l'alcoolisme bourgeois à celui des dimanches, s'imbibera jusqu'aux moelles. Comment le sauver? JACQUES DUVAL.

LA MESSE
DE LA VICTOIRE

AU MONT
SAINT-MICHEL



LA PROCESSION DEVANT LA MER.



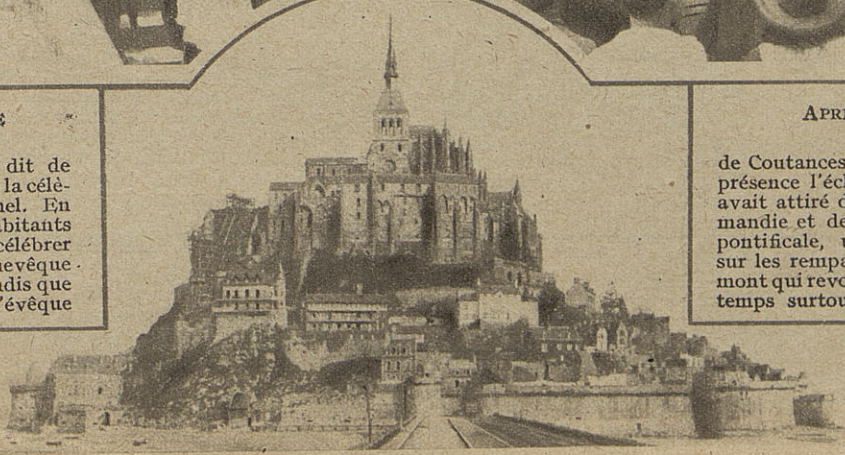
LA PROCESSION SUR LES REMPARTS.

DESCENDANT DE L'ABBAYE

Depuis 1871, on n'avait pas dit de messe dans l'ancienne chapelle de la célèbre abbaye du mont Saint-Michel. En l'honneur de la Victoire, les habitants avaient sollicité l'autorisation de célébrer un service grandiose. Ce fut l'archevêque de Cambrai qui monta à l'autel, tandis que Mgr Charost, évêque de Lille, et l'évêque

APRÈS LA PROCESSION.

de Coutances rehaussaient encore de leur présence l'éclat de cette cérémonie qui avait attiré de nombreux pèlerins de Normandie et de Bretagne. Après la messe pontificale, une procession se déroula sur les remparts qui contournent le vieux mont qui revoit depuis la paix, ces derniers temps surtout, des milliers de visiteurs.





L'homme a cherché à imiter l'animal pour remuer la terre.

La machine apparaît. Premières bêches, premières pioches

La charrue telle qu'elle fonctionne aujourd'hui.

Roue bêcheuse à cheval datant de 1850.

La Science pittoresque : La Motoculture

Il a fallu l'épouvantable catastrophe de cinq ans pour secouer notre torpeur en matière agricole. On a seulement vu lorsque les produits du sol national ont commencé à manquer, lorsque la crise des transports maritimes s'est ouverte, que tous les pays, en particulier la France, devaient placer au premier rang de leurs industries nationales celle de l'agriculture.

Nous disons : « en particulier la France ». Notre pays, en effet, bien qu'essentiellement agricole, était resté jusqu'ici très en arrière, au point de vue du rendement par hectare, de tous les autres pays moins favorisés sous le rapport de la qualité du sol. Il nous suffira de citer quelques chiffres comparatifs pour faire ressortir cette infériorité.

LE RENDEMENT DE NOTRE SOL A L'HECTARE

Depuis dix ans, la France obtient d'un hectare de blé un rendement moyen de 13 quintaux, tandis que l'Allemagne en tire 21 quintaux, la Belgique 25 quintaux, l'Angleterre 21 quintaux et le Danemark 32 quintaux. Les autres céréales ne sont pas plus favorisées. Un hectare de seigle produit 10 quintaux en France, 17 en Allemagne, 18 en Angleterre, 22 en Belgique. Un hectare d'avoine donne 13 quintaux en France, 19 en Allemagne, 19 en Angleterre, 16 au Japon, 24 en Belgique. La culture de la pomme de terre n'est pas meilleure : elle produit, en France, 80 quintaux à l'hectare et 135 en Allemagne, 148 en Angleterre, 189 en Belgique.

Ces chiffres, qui se rapportent seulement aux principales récoltes, caractérisent nettement la situation agricole française placée en face de celle de nos voisins immédiats : quel que soit le produit, nous retrouvons toujours la même différence de rendement, différence d'autant plus déplorable que pendant les dix dernières années, c'est-à-dire jusqu'en 1914, rien n'a été fait pour nous tirer de notre apathie.

Voici maintenant d'autres chiffres non moins effarants qu'il est nécessaire de faire connaître. Au cours de la dernière période de trente-cinq ans, période que nous terminons à l'année 1914, la valeur vénale des terres rurales françaises a baissé de plus de 25 milliards. A la veille de la guerre, la valeur de la terre était, d'après les plus récentes évaluations, de 63 milliards dont 33 milliards représentaient la part de 24 millions d'hectares de champs labourés, 3 milliards pour 1 million et demi d'hectares de vignes et un peu plus de 5 milliards pour les vergers et jardins de rapport.

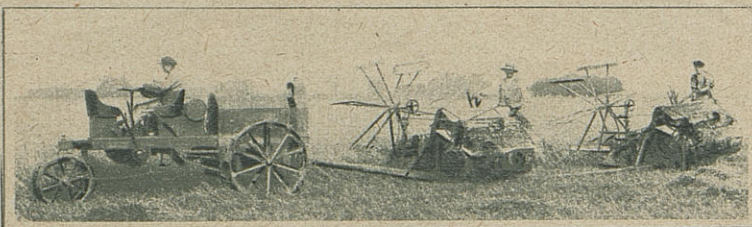
Or en 1879 M. Yves Guyot admettait que la valeur vénale de la terre était de 89 milliards 648 millions. En d'autres termes, la valeur locative moyenne de l'hectare de terre était en 1879, de 53 francs ; en 1914 elle

n'était plus que de 45 francs. D'où une perte annuelle de 503 millions sur le revenu locatif annuel.

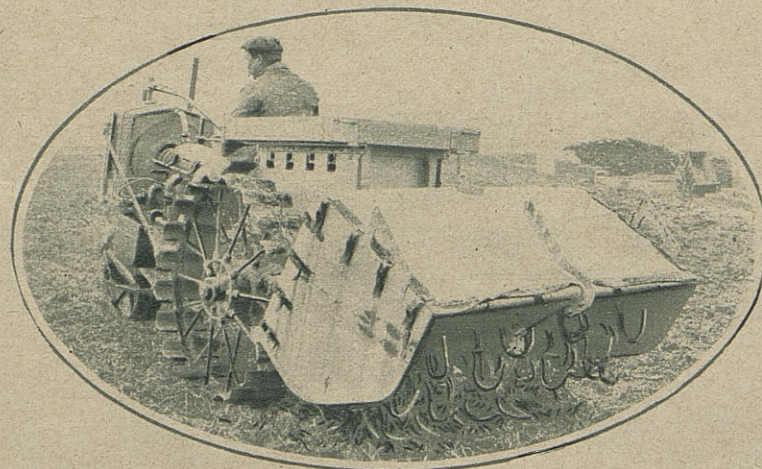
NOTRE TERRE NE RAPPORTE PAS ASSEZ : LES RAISONS

Les économistes ont signalé maintes et maintes fois les causes de notre infériorité au point de vue

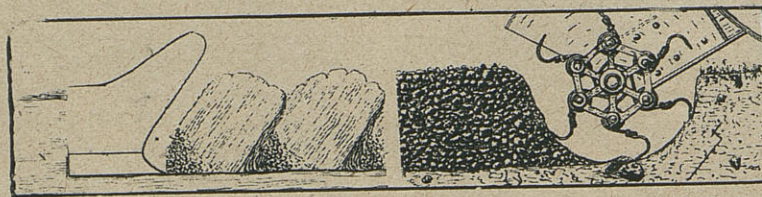
blème se pose d'une manière tout à fait opposée : l'effort total, l'effort maximum, doit apporter un rendement maximum. Pour augmenter la production du sol de France, l'effort, accru par l'emploi d'outils de plus en plus perfectionnés, doit être mieux dirigé qu'il ne l'a été jusqu'ici ; complètement transformé



Le tracteur Piltz attelé à deux moissonneuses.



Le motoculteur S. O. M. U. A. à griffes flexibles.



Travail du Motoculteur fonctionnant comme tracteur et tirant une charrue.

Travail du Motoculteur avec la fraise rotative.

agricole comparée à l'activité qui se manifeste chez nos voisins.

Nous sommes donc forcés de constater que les bonnes terres du pays de France ne rapportent pas assez en fonction, disent les économistes, de la valeur des efforts qu'elles absorbent. En langage ordinaire, on dirait qu'elles exigent trop de travail pour le rendement qu'elles apportent. Mais il faudrait bien se garder de conclure qu'un effort moindre peut être capable de donner des résultats équivalents. Le pro-

en travail utile, il fera rendre à la terre le maximum de ce qu'elle doit donner.

La terre est notre mère nourricière ; toujours prête à nous donner tout ce dont nous avons besoin pour satisfaire à notre vie matérielle, elle ne demande qu'à être bien cultivée. Or, comment cultive-t-on la terre de nos jours ? A peu de chose près de la même façon que nos plus lointains aïeux. Une évolution extrêmement lente s'est produite depuis le jour où l'homme ayant remarqué que

la terre remuée par les griffes des animaux fousseurs produisait des herbes de plus belle venue, eut l'idée d'en faire autant. Il façonna un outil, en bois peut-être, en métal ensuite, qui ressemblait plus ou moins vaguement à une griffe et conçut la pioche et la bêche. Pendant de longs siècles, peut-être cette bêche et cette pioche primitive furent les seuls instruments de culture de l'humanité ; mais un jour l'idée de traîner les instruments dans le sol naquit dans un cerveau génial. L'araire naquit, puis la charrue et le cheval, le bœuf, s'associèrent malgré eux d'abord puis bénévolement au travail de la terre. Les résultats obtenus parurent si satisfaisants que du jour où l'homme se sentit délivré de cette contrainte de l'effort considérable à fournir avec les instruments antérieurs, son ingéniosité cessa de s'exercer et il n'apporta pour ainsi dire plus aucun perfectionnement à son outillage. De telle sorte que la charrue est actuellement, dans ses organes essentiels, ce qu'elle était au temps de nos ancêtres. Pendant vingt siècles l'humanité a tourné dans cette même ornière agronomique et c'est seulement l'aube du XX^e siècle qui marque une orientation nouvelle.

LE MÉCANISME EN AGRICULTURE

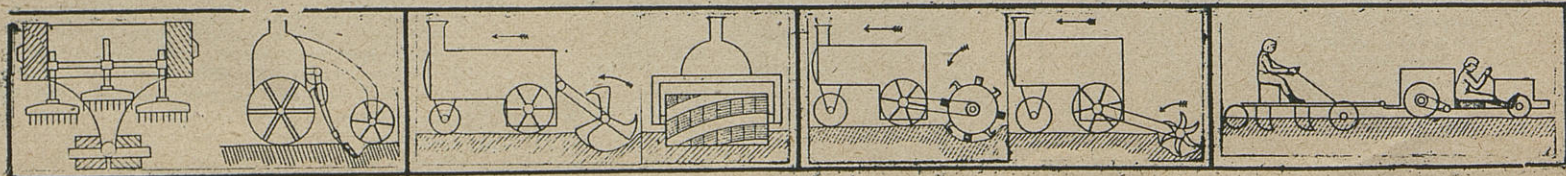
Au siècle dernier, la naissance des machines à vapeur, produisant une révolution totale dans le domaine industriel, en particulier dans les transports, provoqua en même temps celle de la motoculture, c'est-à-dire la culture par la machine, la substitution du moteur à vapeur au moteur à avoine. Mais loin de songer à améliorer l'outil, les constructeurs ne virent tout d'abord qu'un moyen mécanique de tirer l'antique charrue en lui permettant d'augmenter son travail en rapidité et en profondeur. Mais un tel mode de culture rendait encore plus impérieuse la nécessité d'un travail ultérieur du sol pour briser les mottes beaucoup trop massives pour s'effriter sous la seule action des agents atmosphériques, comme cela se produisait avec l'emploi des petites charrues.

Il est donc nécessaire de réformer l'outil lui-même en lui permettant de couper, de renverser, de diviser et d'ameublir la terre. C'est vers 1850 que les premières tentatives furent faites.

En 1850, Guibal et Thénard exposaient à Londres une roue bêcheuse dont les griffes déchiraient la terre. En 1865 Darby abandonne le mouvement rotatif et actionne alternativement de puissantes fourches : c'est une gigantesque bêche dans laquelle le bras de l'homme est remplacé par une bielle articulée à une machine à vapeur.

L. P.

P. S. — Nous donnerons la suite de cet article dans notre prochain numéro ainsi que la fin des Textiles.



Machine Darby vue de profil.

Première laboureuse à fraises.

Type de laboureuse à fraises.

Un moteur et une machine agricole.



Le dépeçage de centaines de moutons, qui, ceux-là, ne sont pas putréfiés.



L'écurie des animaux qu'on va sacrifier.



On emporte les peaux à la tannerie.

On en a dit, non sans exagération que c'était l'endroit le plus sale de Paris et, à l'époque sombre des jours sans viande, des humoristes en verve conseillaient à ceux que la privation d'entrecôtes et de rosbœufs saignants rendait nostalgique d'y aller faire un tour: le spectacle de la manipulation des quartiers de bœuf devait les en dégoûter pour toujours. Ce sont là propos d'humoristes. Quoi qu'il en soit, le scan-



Marquage de la viande reconnue bonne à consommer.

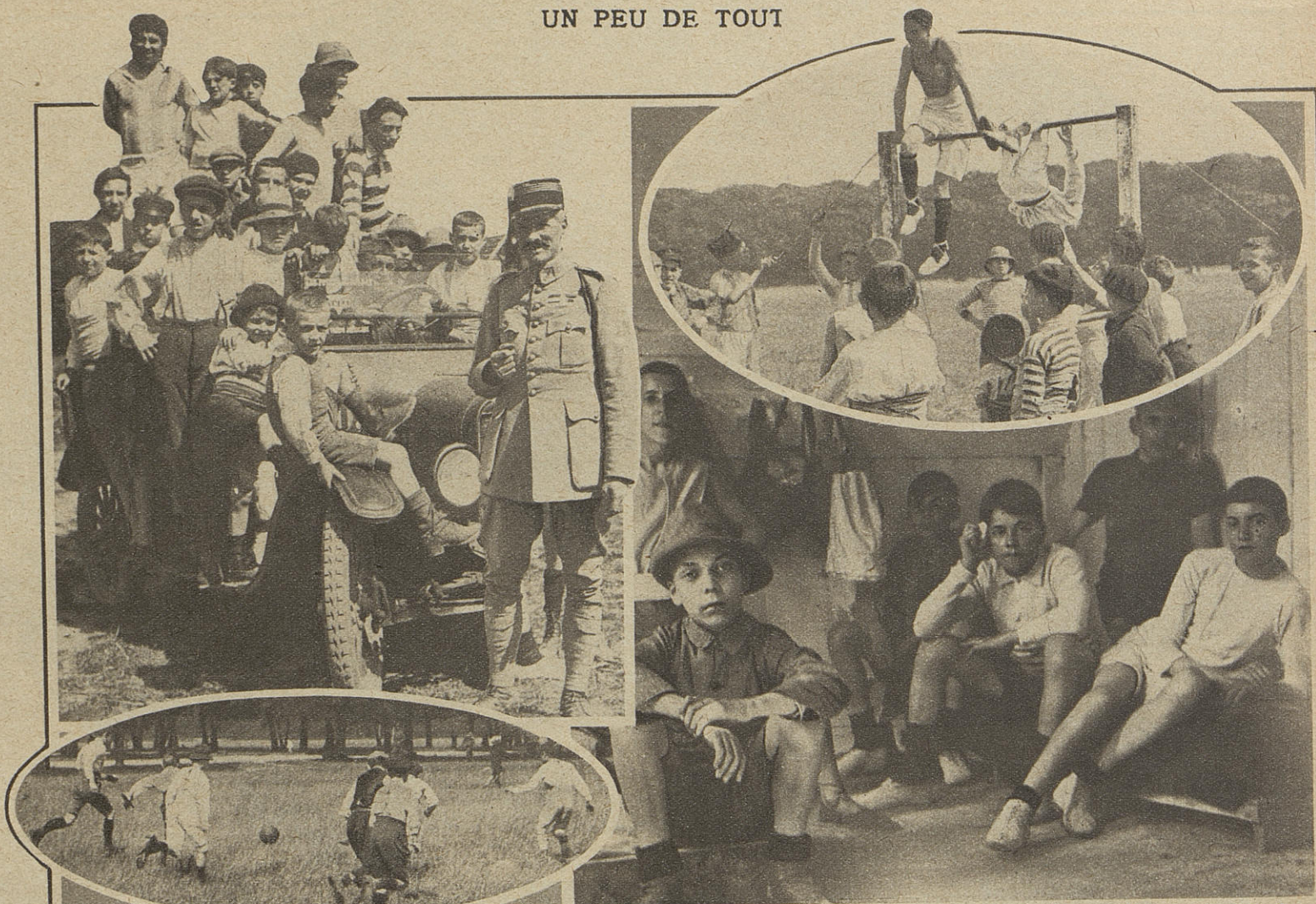
dale des moutons putréfiés, l'histoire des centaines de milliers de peaux qui y pourrissent lorsque les souliers sont au prix que l'on sait, ont mis au tout premier plan de l'actualité les grands abattoirs de la Villette. Aussi nous a-t-il paru intéressant d'aller y prendre les documents que voici. Ce ne sont pas de ces photographies sur commande, faites pour les besoins d'une cause, mais de simples et probes instantanés.



Pour ceux qui aiment les pieds de veau: de quoi se régaler pendant quelques mois.

J'ai vu

UN PEU DE TOUT



AU CAMP DE VACANCES SCOLAIRES DE SAINT-GERMAIN. — Les petits parisiens — des enfants de dix à quatorze ans — viennent d'y partir comme chaque année pâlis et anémiés par l'air déprimant des faubourgs. Et les voici qui, après une semaine de vie active au grand air, reprennent

déjà des forces et des couleurs. Sous la surveillance paternelle du commandant Fabre, que de courses, de cris, de galopades éperdues, quelle joie de vivre les anime ! Il est à souhaiter que dans les grandes villes, un pareil exemple soit suivi. C'est par l'Éducation physique que la France renaîtra.



LE DIMANCHE SPORTIF (3 août). — En fait d'épreuves intéressantes, il n'y eût guère, en dehors des classiques courses de chevaux, que le *Départ du Grand Prix d'Auteuil* au Parc des Princes. Le vainqueur de la course fut Linart dont nous donnons sur cette page trois instantanés.



LES CHASSEURS CYCLISTES PASSENT SOUS L'ARC DE TRIOMPHE. — Le 14 juillet, les cyclistes militaires, négligés, ne figurèrent pas au défilé de la Victoire. L'oubli fut réparé le 2 août où, revenant d'Allemagne, un bataillon des leurs passa sous les voûtes glorieuses.

Chronique des Livres nouveaux

LA DANSE DU SCALP, roman par LOUIS DELLUC. — Un vol. — (B. Grasset, édit.).

La guerre, surtout chez ceux qui se sont battus, n'a pas enseigné le pardon des injures. Le livre de M. Louis Delluc en est une preuve. Et ce livre, que je ne peux recommander à tous, est un beau livre, courageux. C'est ce que beaucoup ont pensé, sans avoir le courage de l'écrire. Tel qu'il est, avec ses violences et la cruelle description d'un hôpital militaire, où les majors sont les morticoles de Daudet et les infirmières des héroïnes de petits livres vendus sous le manteau, le roman de M. Delluc ne donne pas encore une impression exacte d'un hôpital à l'arrière, parce qu'on ne peut donner une image de la réalité, avec des types d'exception qui sont cependant dans la réalité. Il y a plus de gredins que d'honnêtes gens, mais un seul homme de qualité. L'emporte, dans le plateau de la balance, sur mille produits égoïstes de la guerre. Toutefois, le livre de M. Louis Delluc, que j'ai lu avec passion, est un livre qu'il faut estimer hautement, la haine seule permet à l'humanité de progresser, quand les motifs en sont indiscutables.

LE SANG, roman par CHARLES BRIAND. — Un volume. — (Renaissance du Livre, édit.).

C'est le milieu politique d'avant la guerre. Des jeunes gens discutent leurs opinions dans un cénacle. La guerre convertit l'un d'entre eux, au profit de la religion. Les vieilles traditions l'emportent au contact des événements. C'est un livre mesuré et correct, dont tous les personnages se ressentent de leur bonne éducation.

LA PETITE VILLE JOYEUSE, roman par LOUIS BEAU. — Un volume avec illustrations de J.-J. Roussau. — (B. Grasset, édit.).

Ce roman, amusant, rappelle le livre de M. Rehm : *La famille Tuyau de Poêle*. C'est la description de la vie critique d'une petite ville occupée par des territoriaux trop jeunes

Des erreurs typographiques, absolument incompréhensibles, ayant dénaturé le texte de la dernière chronique des livres, nous rétablirons dans le prochain numéro le texte en question qui nous a fait placer parmi les membres de la *Famille Tuyau de Poêle* les plus respectables correspondants de guerre accrédités aux armées. P. Mc. O.

et pas assez fatigués. Petit à petit, la guerre révèle ses petites saletés, d'autant plus apparentes, qu'on voulait toujours les méconnaître. Il ne faut pas exagérer : c'est la vie. M. Louis Beau l'a compris, et il nous fait grâce d'une infinité de considérations moralisatrices. Jean-



HENRIETTE CHARASSON,
L'auteur de *Attente*.

Jacques Roussau a illustré ce livre de croquis charmants, d'une observation précise.

Il est ici rendu compte de
tous les livres envoyés en double exempl.
à la Rédaction de J'ai vu...
30, rue de Provence, Paris.

ATTENTE 1914-1915. Poèmes par HENRIETTE CHARASSON. — Un volume tiré à 520 exemplaires. — (Emile-Paul, édit.).

Ce petit livre douloureux, comme le beau livre de Mme Raymond Machard, échappe par son essence et sa forme à toute critique littéraire. C'est un long cri de désolation. Le sujet en est un chagrin intime, la mort d'un frère aimé tué sur le front. On ne peut discuter de telles pages. Ce n'est pas de la littérature. Ce petit poème ne doit être lu pour être compris que par les amis de l'auteur, ceux qui compatiront à la souffrance morale d'une personne qui leur est chère.

LADY ROXANA, roman par DANIEL DE FOË, traduction Georges Garnier. — Un volume. — (G. Crès, édit.).

L'Édition Française, qui a publié le *Colonel Jack*, du même auteur, et l'éditeur Crès qui a donné dans cette même collection l'admirable traduction de Marcel Schwob pour *Moll Flanders*, ont remis en faveur le vieil auteur anglais, le grand auteur d'aventures que l'on ne connaissait que par son Robinson Crusoe, le livre le plus féroce et égoïste que l'on puisse lire. Daniel de Foë est un écrivain d'aventures, qu'il n'est peut-être pas bon de confier aux enfants. Ses personnages sont des personnages d'exception : Moll Flanders était une prostituée qui devint courtisane, le colonel Jack, un brave vagabond repent et lady Roxana une aimable courtisane dans le genre de cette Fanny Hill de Cleland, qui fréquentait Covent-Garden, dans les endroits de plaisirs décrits par Casanova de Seingalt. Les joies et les malheurs de lady Roxana sont attendrissants. Ce livre est curieusement parfumé. La vieille Angleterre y apparaît, celle que l'on retrouve dans la suite de gravures burinées par Hogarth et que le maître intitula : *Les Progrès d'une garce*.

PIERRE MAC ORLAN.

LIVRES RECUS

Les Cloportes, par JULES RENARD (G. Crès, édit.). — *Le copiste indiscret*, par JEAN PELLERIN (A. Michel, édit.). — *Contes*, par O. HENRY, trad. de Maxime Maury (G. Crès, édit.).

TOUS ceux qui voyagent en Chemin de fer,
TOUS ceux qui ont à soutenir un procès
en responsabilité d'accident, de retard, de
perte ou vol de colis par la faute d'une
Compagnie de Chemins de fer doivent lire :

Ce que doit savoir le Voyageur en Chemin de fer

Par Gustave RIGAUD

qui examine, dans ce fort volume in-8 de 250 pages, les obligations et les droits respectifs du transporteur et du voyageur, étudie les divers cas, incidents ou accidents, pouvant survenir au cours d'un voyage en Chemin de fer et assortit chacune de ces nombreuses études des références et extraits de tous jugements ou arrêts correspondants.

Ce que doit savoir le Voyageur en Chemin de fer

a sa place marquée dans la bibliothèque de tous les avocats, avoués, défenseurs devant les tribunaux de paix, chargés de contentieux, chefs de maisons de commerce, etc.

Prix : 10 francs ; par poste, 10 fr. 25

EN VENTE :

A PARIS, L'Édition Française Illustrée, rue de Provence, 30.
A BORDEAUX, Messageries des Journaux, rue du Cancera, 47 ; MM. FERET, rue de Grassi, 9 ; MOLLAT, Galerie bordelaise ; MICHEL, Intendance, 38 ; CISNÉROS, rue Dauphine, 4 ; BORY, cours Pasteur, 10 ; et Salles des dépêches de la *Petite Gironde*.

CRESSOL

Dentifrice Végétal

au Cochléaria des Pyrénées (cresson de montagne)

Le CRESSOL, DENTIFRICE VÉGÉTAL, est le résultat de la macération et de la distillation du COCHLÉARIA (cresson de montagne), de l'ARNICA et d'autres plantes médicinales et aromatiques des Pyrénées. Le CRESSOL diffère totalement des nombreux dentifrices composés uniquement d'essences ou d'acide phénique, salol ou autres produits chimiques caustiques qui attaquent l'émail des dents et irritent les gencives (*Lyon Médical*, 1906). Connu depuis longtemps dans une clientèle de dentistes, le CRESSOL ne doit son succès d'aujourd'hui qu'à l'excellence continue des résultats obtenus. Il a fait sa propre réclame. Aucun produit ne donnera à votre haleine un parfum plus délicieux que le CRESSOL.

Le CRESSOL est présenté sous quatre formes
ÉLIXIR, POUDRE, PÂTE et SAVON

Seuls Fabricants :

Compagnie du CRESSOL — BORDEAUX, PARIS, LONDRES
Laboratoires : 33-35, rue d'Aviau, à BORDEAUX (France)

DÉPOT A PARIS :

DARTIGUES et MERCIER, 13-15, rue des Petites-Écuries

GRAND PRIX — Exposition Internationale de Barcelone, 1912 — GRAND PRIX

J'ai vu.



URODONAL

dissout l'acide urique

Goutte
Gravelle
Rhumatismes
Artério-Sclérose
Aigreurs

Recommandé
par le Professeur
LANCEREAUX,
Ancien Président de
l'Académie de
Médecine, dans son
TRAITE de
la GOUTTE



Urodonal
Nettoie le rein.
Lave le foie et les
articulations.

Assouplit les artères.
Évite l'obésité.

Etablissements
Chatelain 2, rue
de Valenciennes,
Paris, et toutes
pharmacies. Le
flacon, 100 8 fr.
les 3 fio 23 fr. 25.

JUBOL

seule médication rationnelle de l'intestin

L'OPINION MEDICALE :

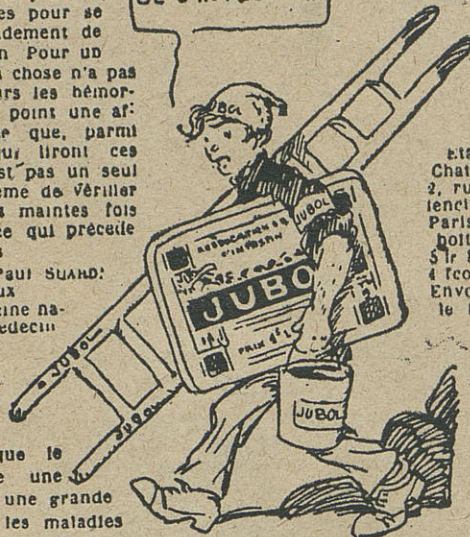
« Il suffit au malade d'a-
valer chaque soir sans les
croquer de un à trois com-
primés de Jubol pendant
quelques semaines pour se
débarrasser rapidement de
toute constipation. Pour un
hémorroïdaire, la chose n'a pas
de prix. D'ailleurs les hémor-
roïdes sont à ce point une af-
fection fréquente que, parmi
les médecins qui liront ces
lignes, il n'en est pas un seul
qui ne soit à même de vérifier
par lui-même et maintes fois
l'exactitude de ce qui précède
chez ces malades »

Prof. PAUL SUARD:
Ancien prof. aux
Ecoles de Médecine na-
vales, Ancien Médecin
des Hôpitaux

« J'atteste que le
JUBOL possède une
réelle valeur et une grande
puissance dans les maladies
intestinales et principalement
dans les constipations et gastro-entérites où je l'ai ordonné. Ce que
j'affirme être la vérité sur la foi de mon grade »

Dr HENRIQUIN DE SA;
Membre de l'Académie de Médecine à Rio-de-Janeiro.

VOILÀ LE PETIT
RAMONEUR
DE L'INTESTIN!!



Constipation
Entérite
Hémorroïdes
Dyspepsie
Migraine

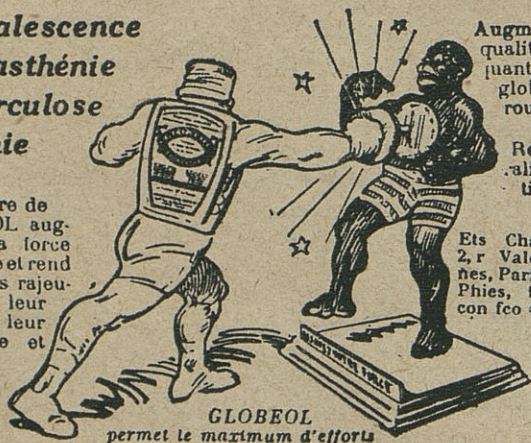
Etabli-
Chatelain,
2, rue Va-
lenciennes,
Paris. La
boîte 100
5 fr. 80, les
4 fio 22 fr.
Envoi sur
le front.

Globéol

donne de la force

Convalescence
Neurasthénie
Tuberculose
Anémie

La cure de
GLOBEOL aug-
mente la force
nerveuse et rend
aux nerfs rajeu-
nis toute leur
énergie, leur
souplesse et
leur
vigueur.



Augmentez
qualité et la
quantité des
globules
rouges.

Reminé-
ralise les
tissus.

Ets Chatelain
2, r Valenciennes,
Paris Ttes
Phies, 1/2 fla-
con 100 4 fr le
flacon
franc
71. 20,
les 3, f
20 fr

GLOBEOL
permet le maximum d'efforts

L'OPINION MEDICALE :

« Je puis vous assurer que j'ai eu de bons résultats avec le
Globéol. Grâce à une diététique appropriée, ce remède est bien
toléré dans les anémies même par les malades les plus récalci-
trants, il triomphe de la faiblesse, redonne de l'appétit et fait
disparaître les palpitations. »

Dr Comm. Giuseppe BOTTALICO, à Bari.

« Je dois vous déclarer que votre Globéol est un excellent
reconstituant et sans aucun doute il est plus efficace que toutes
les autres préparations de ce genre. »

Docteur BELLONI TEMISTOCLE. Santa Sofia (Florence).

GYRALDOSE

pour les soins intimes de la femme

La GYRALDOSE est
l'antiseptique idéal
pour le voyage. Elle se
présente en comprimés
stables et homo-
gènes. Chaque dose
jetée dans
deux litres
d'eau nous
donne la so-
lution parf-
mée que la
Parisienne a
adoptée pour les
soins rituels de sa
personne.

Communication
à l'Académie de Méde-
cine (14 octobre 1915)

L'OPINION MEDICALE :

« En résumé, nos conclusions, basées sur les nombreuses observations
qu'il nous a été permis de faire avec la Gyraldose, font que nous
conseillons toujours son emploi dans les nombreuses affections de la
femme, tout spécialement dans la leucorrhée, le prurit vulvaire,
l'urétrite, la métrite, la salpingite, et en toutes circonstances le méde-
cin devra se rappeler l'adage bien connu : « La santé générale de la
femme est faite de son hygiène intime »

Dr HENRI RAJAT,
Docteur es sciences de l'Université de Lyon, chef du Laboratoire des Hospices Civils
Directeur du Bureau Municipal, d'Hygiène de Vichy.

Excellent produit
non toxique, décon-
gestionnant, antileu-
corrhéique, résolutif
et cicatrisant Odeur
très agréable Usage
continu très
économi-
que. Assure-
un bien
être réel



Etiquez la nouvelle forme en
comprimés, très rationnelle
et très pratique

Laboratoires de l'Urodonal, 2, rue
Valenciennes, Paris, et ttes phies.
La boîte 100, 5.30; les 4 fio, 20 fr.
La grande boîte, 100, 7 fr. 20;
les trois franco, 20 francs.